

Ministry[®]

1^{er} TRIMESTRE 2015

REVUE INTERNATIONALE POUR LES PASTEURS FRANCOPHONES

Servir votre
communauté urbaine :
combler les failles



4 Servir votre communauté urbaine : combler les failles
Jan Paulsen

9 La croix et le sanctuaire : avons-nous vraiment besoin des deux ?
Wilson Paroschi

12 Réclamer justice : la réponse du sanctuaire
Roy Adams

16 Toutes choses concourent au bien ?
Questions, réflexions et pensées d'une paroissienne après une tragédie personnelle
Cindee Bailey

20 Prêcher pour changer des vies : un entretien avec Haddon W. Robinson
Derek J. Morris

24 Impasse pour l'organisation de l'Église : James White fournit une solution à un problème qui n'en avait pas.
George R. Knight

29 Lettre à un jeune pasteur
Jeanne Weber (pseudonyme)

3 *Éditorial*
15, 31 *Réveil et Réforme*
19 *Info*
23 *Livre*
28 *Nouvelle*

Ministry®, Revue internationale pour les pasteurs
12501 Old Columbia Pike, Silver Spring, MD 20904-6600 U.S.A.
www.ministrymagazine.org
ministrymagazine@gc.adventist.org

Rédacteur en chef : Derek J. Morris
Rédacteur adjoint : Willie E. Hucks II



Rédacteur de l'édition en français :
Bernard Sauvagnat

Secrétaire de rédaction : Sheryl Beck
Responsable financier et de fabrication : John Feezer IV
Conseillers internationaux : Mario Brito, L. Chansanga Colney, Michael Kaminsky, Janos Kovacs-Biro, Armando Miranda, Rudatinya Mwangachuchu, Daniel Opoku-Boateng, Jongimpi Papu, Bruno Raso, Ángel M. Rodríguez, Héctor Sánchez, Houtman Sinaga, David Tasker, Ivan L. Williams, Ted N.C. Wilson.
Publicité : Melynie Tooley; mtooley.ministrymagazine@gmail.com; +1 301-787-2790
Abonnements et changements d'adresse
ministrysubscriptions@gc.adventist.org; +1 301-680-6511; +1 301-680-6502 (fax)
Couverture : 316 Creative, Dominique Gilson
Maquette & corrections : Dominique Gilson - France
Tarif : 4 numéros pour le monde entier : 10 US\$. Pour commander, envoyer nom, adresse et règlement à Ministry® Subscriptions, 12501 Old Columbia Pike, Silver Spring, MD 20904-6600 U.S.A.
Articles : Nous accueillons les articles non sollicités. Avant de soumettre un article, merci de consulter les consignes de rédaction sur www.ministrymagazine.org. Merci d'envoyer vos textes par courrier électronique à : ministrymagazine@gc.adventist.org ou à bernard.sauvagnat@adventiste.org



Co-Animateurs :
Anthony Kent et Derek Morris
www.MinistryinMotion.tv

Ministry® est publié chaque mois depuis 1928 par l'Association pastorale de la Conférence générale des adventistes du septième jour®

Secrétaire : Jerry N. Page
Adjoints : Jonas Arrais, Robert Costa, Willie E. Hucks II, Anthony Kent, Derek J. Morris, Janet Page.
Centre de ressources pastorales
Coordinatrice : Cathy Payne 888-771-0738, (téléphone) +1 301-680-6511;
www.ministerialassociation.com

Imprimé par la Pacific Press® Pub. Assn., 1350 N. Kings Road, Nampa, ID 83687-3193. Port payé à Nampa, Idaho (ISSN 1947-5829).
Membre d'Associated Church Press.

Adventiste®, Adventiste du septième jour®, et Ministry® sont des marques déposées de General Conference Corporation of Seventh-day Adventists®.

Volume 7 Numéro 1 © 2015 - IMPRIMÉ AUX ÉTATS-UNIS.



Le mentor : un conseiller de confiance et d'expérience

Alors que je repense à mon ministère pastoral, je peux identifier plusieurs personnes qui ont été des mentors extrêmement importants pour moi. H. M. S. Richards Sr., fondateur et orateur du service radio *Voice of Prophecy*, avait déjà joué un rôle important dans le cheminement spirituel de ma famille plus de 20 ans plus tôt. Mes parents sont devenus adventistes du septième jour à travers son ministère. Puis, lorsque j'ai terminé mon premier cycle universitaire, j'ai été ravi de recevoir un enregistrement de H. M. S. Richards Sr. intitulé « Si j'étais à nouveau un jeune pasteur. » J'ai écouté l'enregistrement de nombreuses fois. Le message contenait beaucoup de conseils éclairés venant d'un grand conseiller spirituel. J'ai donc pris la décision, par la puissance du Saint-Esprit, de vivre ce que j'avais appris.

Durant l'année de mon stage pastoral, Robert Clarke, le pasteur responsable de mon église, a été un autre mentor pour moi. Bob était presque à la fin de ses études de doctorat à la faculté de théologie à Lancaster et il était particulièrement intéressé à former des pasteurs stagiaires. Le moment choisi était parfait : j'ai été partie intégrante de sa recherche. Le travail était dur, mais je me sentais béni. Dieu utilisait Bob pour façonner ma vie et mon ministère. J'ai appris à l'aimer comme mon père spirituel et à l'apprécier comme un collègue au sein du ministère pastoral.

Bien avant de devenir pasteur, mon institutrice de deuxième année primaire, Christine Emmerson, m'a formé. Elle m'a donné la possibilité de réaliser une partie de mon potentiel inexploité en tant qu'orateur. Je fréquentais une petite école primaire chrétienne à Binfield, en Angleterre. Le moment était venu de mettre en scène la pièce de théâtre de

notre classe et Mademoiselle Emmerson m'a demandé d'être le narrateur. Pour être honnête avec vous, je ne me souviens même pas du sujet de cette pièce, mais l'impact de cette expérience m'est resté au cours des années. Plus de 40 ans plus tard, Madame Christine Emmerson Wood m'a montré une photo d'un écolier de sept ans debout sur une chaise. « Je savais que vous souhaitiez devenir pasteur », m'a-t-elle dit. Elle a fait beaucoup plus que de me donner la possibilité de réaliser mon potentiel en tant que prédicateur. Elle m'a aimé d'un amour inconditionnel. Elle a été pour moi une manifestation visible de l'amour insondable de Dieu. Que demander de plus ? Je serai toujours reconnaissant pour son exemple chrétien.

Grâce à ces merveilleux mentors, j'ai voulu chercher moi aussi des jeunes, hommes et femmes, qui avaient besoin de conseils. J'en ai rencontré un il y a plusieurs années à Orlando, en Floride. J'ai tout de suite vu en lui un jeune leader avec un grand potentiel. À travers les années, j'ai eu la joie de pouvoir l'encourager et le soutenir lors de son parcours dans le ministère. En donnant, j'ai trouvé la joie. Oui, les paroles de Jésus sont vraies : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (Ac 20.5). Aujourd'hui, c'est un excellent enseignant de la Bible ayant un ministère mondial. En fait, les rôles se sont inversés. Il m'a appris des choses.

Quelle personne Dieu a-t-il utilisée pour être un mentor important dans votre vie ? C'était peut-être un parent, un professeur, un pasteur, un auteur chrétien. Prenez quelques instants pour reprendre contact avec ces personnes spéciales. Envoyez-leur un courriel ou un SMS. Donnez-leur un coup de fil. Dites-leur merci. Sans aucun doute, vos mots de gratitude les toucheront profondément.

Après avoir écrit vos mots de remerciement, visitez notre site web www.ministrymagazine.org et partagez votre histoire que vous soyez mentor ou que vous ayez bénéficié d'un mentor. Nous pourrions sûrement publier quelques mots de gratitude comme encouragement pour les autres.

“ Elle a été pour moi une manifestation visible de l'amour insondable de Dieu. Que demander de plus ? ”

Je tiens également à vous mettre au défi de considérer, en méditant et en priant, votre ministère comme celui d'un mentor. C'est du travail. Conseiller ceux qui sont autour de vous demande des sacrifices. Mais il y a de la joie à le faire. Il y a une grande satisfaction lorsque vous voyez la sagesse acquise au cours de vos années au sein du ministère devenir une bénédiction dans la vie des autres. Même si vous venez de commencer votre ministère, vous pouvez trouver un collègue et entreprendre une relation de mentor réciproque. Partagez les leçons apprises au cours de votre parcours pastoral et encouragez-vous l'un l'autre.

L'auteur de notre article principal a encadré beaucoup de pasteurs et de dirigeants. Le ministère dirigé par l'Esprit de Jan Paulsen a façonné de nombreuses vies, y compris la mienne. Je vais donc maintenant suivre mon propre conseil : je vais lui écrire un petit mot de remerciement.





Servir votre communauté urbaine: combler les failles

Ces temps-ci, une personne qui regarde occasionnellement les titres des journaux norvégiens pourrait penser que ce pays européen laïc est en train de vivre un réveil chrétien. Pour commencer, le best-seller surprise de 2012 - un livre vendu à plus de 160 000 exemplaires, plus que tous les livres non religieux - était une traduction norvégienne récente de la Bible. La Société Biblique norvégienne a monté une campagne publicitaire impressionnante pour sa version des Écritures mise à jour et facile à lire, mais même cela n'explique pas entièrement sa popularité sans précédent sur le marché en Norvège. Et puis, en 2013, une pièce de théâtre qui durait six heures, intitulée *Bibelen* («la Bible» en norvégien) a été mise en scène dans un des théâtres bien connus d'Oslo. La pièce a été au programme pendant six mois, a attiré plus de 16 000 personnes et a fait sensation dans le monde des médias, les critiques et les commentateurs spéculant sur ce qui pouvait alimenter l'intérêt pour un tel sujet dans une société où seulement 3% de la population va régulièrement à l'église.

La Norvège est-elle à la veille d'un réveil spirituel? C'est peu probable, car il ne faut pas se fier à ce qui apparaît à première vue. La relation entre les Norvégiens et le christianisme est complexe, façonnée par des forces historiques et contemporaines qui sont difficiles à apprécier pleinement pour les non-Scandinaves. Une partie de cette complexité

a été très bien résumée dans un commentaire spontané d'Erik Ulfby, le directeur artistique de *Det Norske Teatret*, qui a mis en scène la pièce *Bibelen*. Loin d'exprimer de la surprise face à la popularité de son œuvre, Ulfby a dit à un journaliste que même si les Norvégiens ne vont pas à l'église, ils considèrent encore la Bible comme «une partie importante de leur patrimoine littéraire.»²

Le christianisme neutralisé

Dans ces quelques mots se trouve l'indice de l'un des défis les plus pressants pour la mission, défi auquel nous sommes confrontés, nous qui travaillons dans les pays de l'occident sécularisé: Comment témoigner efficacement de la puissance du Dieu vivant, dans une société qui a essentiellement relégué le christianisme au domaine de l'histoire, de la littérature ou des très naïfs? Comment pouvons-nous parler du Christ des Écritures d'une façon convaincante, alors que le langage de la foi chrétienne sonne d'une manière désuète et anachronique aux oreilles profanes? Comment pouvons-nous atteindre des hommes et des femmes dont l'intérêt pour le christianisme, s'ils en ont un, provient plus probablement d'une curiosité abstraite que d'une recherche spirituelle? En somme, comment pouvons-nous rendre l'Évangile vivant et réel pour ceux qui perçoivent le christianisme comme irréel et ayant perdu sa pertinence?

Ma femme, Kari, a un oncle dans l'est de la Norvège à qui nous rendons parfois visite, et il aime me parler de la foi. Nos conversations sont amicales et très variées. Il est résolument athée, et pourtant il ne montre pas d'hostilité envers mon point de vue. Au contraire, son attitude est plutôt de l'indulgence amusée, peut-être teintée de pitié, parce que je vis à la merci d'un système de croyances qui, dans son esprit, n'est pas loin du royaume des contes de fées.

Beaucoup d'entre nous, qui exerçons en tant que pasteurs dans des sociétés postmodernes et laïques, sommes confrontés à ce type de réaction. Ce n'est généralement pas une hostilité ouverte qui crée les obstacles à notre témoignage, ni l'intérêt pour le christianisme qui a complètement disparu. C'est simplement que la notion d'une foi qui façonne activement la vie semble étrangère à la pensée postmoderne. L'idée qu'il existe une vérité ultime, qui impose des conditions à notre pensée et à notre comportement, semble absurde pour quelqu'un qui est ancré dans une culture du relativisme, qui considère les absolus de la morale ou de la spiritualité avec une profonde suspicion.

Une grande partie de l'évangélisation adventiste est spécialisée dans des présentations persuasives et efficaces de la vérité propositionnelle, basée sur la Bible. Mais que devons-nous faire lorsque les gens que nous souhaitons toucher sont ambivalents au sujet du concept même de vérité? Et lorsqu'ils n'acceptent pas

◆◆◆◆

“ Comment témoigner efficacement de la puissance du Dieu vivant, dans une société qui a essentiellement relégué le christianisme au domaine de l’histoire, de la littérature ou des très naïfs ? ”



la Bible comme une autorité, quelle qu'elle soit ? À quoi notre approche de la société devrait-elle ressembler ? Comment pouvons-nous parler du salut en Christ de façon authentique à l'esprit humaniste profondément sceptique ?

Raconter la vieille histoire

Pour certains d'entre nous, le fait d'accepter que, dans de nombreux contextes laïques, l'évangélisation traditionnelle est tout simplement vouée à l'échec, peut être difficile. Nous aspirons au « bon vieux temps » de l'évangélisation où, simplement en faisant une bonne publicité, nous pouvions attirer une foule qui venait pour entendre quelqu'un donner une présentation claire et convaincante de la vérité. Mais une approche de l'évangélisation fondée sur la nostalgie risque fort de n'être qu'un exercice futile et auto-complaisant. Je crois que nous pouvons être fidèles à notre mission historique sans nécessairement adopter toutes les méthodes d'hier pour chaque contexte d'aujourd'hui.

Ellen White a souvent exhorté les premiers ouvriers adventistes à ne pas être les « hommes d'une seule idée » dans leur présentation de l'Évangile.³ En une certaine occasion, elle a conseillé : « Quelle qu'ait été jusqu'à présent votre manière de faire, il n'est pas nécessaire d'agir toujours de la même façon. Dieu veut que des méthodes nouvelles et inédites soient mises en œuvre. Manifestez-vous parmi les gens, prenez-les par sur-

prise. »⁴ Dans ses écrits et son ministère, elle a clairement indiqué que notre approche de la société ne devrait pas être figée et unique, mais adaptée afin d'être mieux comprise et acceptée.

Elle écrit : « Mais nous ne pouvons être acceptés et honorés de Dieu en le servant de la même façon que l'ont fait nos pères. Pour que Dieu nous accepte et nous bénisse, comme il les a acceptés et bénis, nous devons imiter leur fidélité et leur zèle, grandir dans la lumière qui nous a été donnée comme ils ont grandi dans la leur, agir comme ils auraient agi s'ils vivaient aujourd'hui. Il faut marcher dans la lumière qui brille sur nous, ou cette lumière se changera en ténèbres. »⁵

Notre responsabilité missionnaire ne change pas. La vérité et l'espoir que nous offrons restent les mêmes, aujourd'hui plus que jamais. Mais, qu'en est-il des moyens de transmission ? Et de notre méthode pour partager le salut en Christ ? Nous devons « marcher dans la lumière qui brille sur nous » aujourd'hui, ou bien notre inflexibilité et notre cécité face à la réalité nous rendront inefficaces, en tant qu'instruments de Dieu pour la mission.

Ouvrir les portes de l'église

En 2010, j'ai pris ma retraite, en tant que président de la Conférence générale. Ma femme et moi avons passé plus de cinq décennies de notre vie à travailler loin de la Norvège, puisque nous avons servi Dieu en Afrique, en

Grande-Bretagne et aux États-Unis. Mais durant ces dernières années, nous avons eu la chance de passer plus de temps dans le pays de notre naissance et nous avons eu l'occasion d'expérimenter en première ligne les défis de la mission fidèle dans un environnement qui est extrêmement laïque et postmoderne. Il y a quelques mois, Kari a assisté à une expo-santé spéciale, à l'église adventiste du septième jour de Mjøndalen, à environ 50 kilomètres d'Oslo, église qui est devenue celle que nous fréquentons lorsque nous sommes en Norvège. Cet événement a attiré environ 250 personnes des environs, qui ont franchi les portes de l'église pour prendre part à un repas végétarien et participer à une série de séminaires sur la gestion du poids et la nutrition. Pour nous, ce fut un spectacle étonnant. En Norvège, où l'Église luthérienne a longtemps été étroitement liée au niveau financier et administratif avec l'État, les bâtiments religieux sont le plus souvent considérés soit comme des reliques historiques, soit comme des lieux à visiter lors de baptêmes, de mariages, de funérailles, et rien d'autre. De plus, les églises chrétiennes non-luthériennes, comme l'Église adventiste du septième jour, ont plutôt un air d'étrangeté et sont souvent approchées avec beaucoup plus de prudence.



Pourtant, au cours des cinq dernières années, l'église de Mjøndalen a suivi un modèle d'évangélisation qui, aujourd'hui amène à une collaboration régulière avec des habitants de la ville. De plus en plus, l'Église se positionne comme un centre communautaire. Son bâtiment caractéristique, érigé en 2012, situé sur un rond-point, est devenu un symbole social. En outre, il y a l'école d'Église, Rosendal, qui est très respectée et attire toujours plus de demandes qu'il n'y a de places disponibles pour les élèves.

L'église a également lancé une soirée « café », qui a lieu deux fois par mois le mercredi soir et qui propose des repas végétariens pour 75 couronnes norvégiennes (environ 10 euros). Les membres de l'Église ont mis tous leurs efforts pour inclure une variété de séminaires qui sont conçus pour répondre aux besoins particuliers de leur quartier, lors des soirées du mercredi. Ils offrent différents cours sur les finances personnelles, la liberté religieuse, la santé psychologique, les arbres généalogiques et la photographie, mais aussi des études sur des sujets bibliques. En fait, il est rare en Norvège, comme d'ailleurs en Europe de l'Ouest, qu'une Église adventiste du septième jour soit considérée comme une institution sociale qui ouvre ses portes, plutôt que comme une enclave religieuse privée. Et pourtant,

cette réputation d'ouverture est ce que les membres de l'Église de Mjøndalen promeuvent délibérément et soigneusement. Le mot clé ici est délibéré ; leur plan est bien pensé et à long terme, et il a un certain impact. Tout au long de l'expo-santé, des hommes et des femmes de la ville, qui n'auraient autrement jamais pensé à entrer dans un bâtiment d'église, se sont mêlés à nos membres. Quelques semaines plus tard, l'Église a encore une fois attiré une foule qui venait écouter un trio local bien connu lors d'un concert marquant le début de la période de l'Avent. Le concert a été suivi d'une « table de Noël » végétarienne, un buffet norvégien traditionnellement offert par les entreprises et les institutions, comme un geste de générosité du temps des fêtes.

Repérer les failles

Depuis l'expo-santé à Mjøndalen, je réfléchis à la raison pour laquelle cette approche les aide à nager à contre-courant du manque de pertinence pour la population. Pourquoi n'ont-ils pas succombé, comme beaucoup d'autres congrégations, à une mentalité d'avant-poste, qui permet à un sentiment d'isolement ou d'inutilité d'ébranler leur passion pour l'évangélisation ? L'action missionnaire en Norvège, comme dans tous les pays de l'ouest, peut être une

tâche décourageante. Un recensement récent du gouvernement confirme que les membres de l'Église adventiste du septième jour en Norvège représentent environ 0,1 % de la population. Cependant, notre faiblesse en nombre ou en force institutionnelle n'est pas vraiment le plus grand obstacle à l'accomplissement fidèle de notre mission. Notre plus grand défi se trouve dans le sentiment répandu parmi de nombreux Norvégiens qu'ils ont tout ce dont ils ont besoin. En général, ils sont instruits, à l'aise financièrement, et ils ont ce qu'il faut pour faire face aux nécessités de la vie. Il est difficile de contester les conclusions d'un article récent publié par le magazine en ligne Alternet qui cite la Norvège comme l'un des huit pays les plus athées.⁶ L'auteur souligne la forte corrélation apparente entre les pays les plus heureux du monde et les pays les moins religieux dans le monde, avec la Norvège en tête de liste dans les deux catégories.

Malgré cela, tout paradis laïc a des fissures occasionnelles dans sa façade utopique. Il y a des failles qui apparaissent inévitablement dans la vie personnelle de chacun. Des conflits dans la famille ou des maladies nous atteignent à un moment ou un autre. Dans le monde occidental, il peut aussi y avoir un sentiment d'isolement, un désir de fraternité authentique dans un monde où la technologie et la richesse transforment la façon dont les gens interagissent les uns avec les autres.

Certaines failles au sens plus large, dans la société norvégienne, peuvent être attribuées à une hausse récente de l'immigration, 260 000 hommes, femmes et enfants au cours des six dernières années seulement, dont beaucoup venant d'Afrique, d'Europe de l'Est et d'Asie. Ce n'est pas rien pour un pays qui, au point de vue historique, a été très statique dans sa composition ethnique et culturelle. L'immigration a entraîné plusieurs facteurs de stress social et politique, mais plus que cela, beaucoup de Norvégiens ont dû personnellement voir en face les



“Car ce sont des personnes qu'il est venu sauver, pas des déclarations, des doctrines ou des dénominations. Celles-ci existent pour servir la mission du Christ, pas l'inverse.”

préjugés et les biais qu'ils ne pensaient pas avoir. C'est dans cette société que les dirigeants de l'Église de Mjøndalen et ses membres dévoués se sont intentionnellement placés dans les fissures. Ils ont regardé autour d'eux et se sont demandé : Qui sont vraiment les gens qui vivent dans cette société ? Quelles sont leurs motivations ? Quels sont leurs besoins, même ceux dont ils ne sont pas encore conscients ? Comment pouvons-nous les aider ?

Quatre questions

Que faut-il à une Église qui vit au sein d'une société laïque occidentale pour adopter un état d'esprit missionnaire capable d'entrer en relation avec des gens qui pourraient naturellement rejeter les méthodes plus traditionnelles de l'évangélisation ?

Je n'ai pas connaissance d'un projet global pour la mission dans une société laïque. De toute évidence, le sujet est plus large que ce qui peut être couvert dans le cadre de ce court article, et chaque pasteur aura à faire face lui-même ou elle-même à des défis locaux uniques. Mais voici quelques questions qui pourraient peut-être être utilisées pour démarrer une conversation dans votre Église autour de l'adaptation de votre approche aux réalités postmodernes laïques, afin de « marcher dans la lumière qui nous éclaire » aujourd'hui.

1. Avons-nous une attitude extravertie ou introvertie ? Dietrich Bonhoeffer l'exprime ainsi : « L'Église est vraiment l'Église lorsqu'elle existe pour les autres. »⁷ Ceci est le grand paradoxe de la communauté chrétienne ; sa véritable raison d'être est de servir ceux qui ne sont pas membres. Jetez un coup d'œil à vos programmes habituels et à votre budget mensuel, puis posez-vous la question : Est-ce que nous existons pour servir la population, ou est-ce que nous nous aidons principalement nous-mêmes ? Cette distinction entre un état d'esprit extraverti et introverti façonne

la manière dont nous allons servir les autres. Une mentalité introvertie priorise le confort des membres d'Église et attend des autres qu'ils s'adaptent à notre culture et apprennent notre langage de la foi avant de pouvoir tirer quelque chose de valable pour eux. Un esprit extraverti se pose la question suivante : Comment pouvons-nous adapter notre approche et notre langage pour que notre Église soit un endroit où des personnes qui ne sont pas membres puissent se sentir chez elles ?

Une mentalité introvertie a tendance à voir la mission comme une sortie en territoire ennemi. Une vision extravertie dit, comme l'a déclaré l'un des organisateurs de l'expo-santé à Mjøndalen : « Nous voulons rencontrer les gens de notre ville dans leur condition et avec leurs besoins. » Ceux qui ont une attitude missionnaire extravertie n'auront pas peur de rechercher des partenaires au sein de la population qui partagent les mêmes objectifs. Par exemple, l'expo-santé de Mjøndalen a eu lieu dans les locaux de l'Église, mais celle-ci a également établi un partenariat avec le Ministère de la santé du gouvernement norvégien et avec une organisation de gestion du poids, bien connue au niveau national. Trois des quatre principaux intervenants étaient des experts non-adventistes. D'où vient cette mentalité missionnaire extravertie ? Elle vient du Maître de la mission lui-même. Dans le jardin de Gethsémani, Jésus a prié pour ses disciples : « Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du malin... Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde » (Jean 17.15-18, NEG). C'est une prière d'engagement, pas de retrait ni de séparation, mais un appel pour les disciples du Christ de toute époque à rejeter une attitude isolationniste et à imiter l'engagement radical de Jésus dans le monde.

2. Offrons-nous quelque chose de précieux ? Nous pouvons rapidement répondre : « Mais bien sûr, la vérité des Écritures

a une valeur inestimable ! » Et pourtant, quel que soit ce que nous offrons, il faut que cela ait de la valeur aux yeux du récepteur pour qu'il puisse l'apprécier. Trop souvent, nous donnons aux autres ce dont nous pensons qu'ils ont besoin et nous nous demandons pourquoi leur réponse est moins qu'enthousiaste... Pourquoi faisons-nous cela ?

Peut-être parce qu'il est plus facile d'offrir à quelqu'un un prospectus ou une invitation à une réunion d'évangélisation. Ou peut-être la vraie raison est-elle que nous n'avons pas réalisé le travail nécessaire afin de connaître vraiment notre société.

Dans tout ce qu'il a fait, le Christ a montré qu'il était intimement et avec compassion en prise directe avec les luttes quotidiennes qui caractérisaient la vie du 1^{er} siècle en Palestine. Il a façonné son langage, ses histoires, ses miracles d'une manière qui parlait directement aux hommes et aux femmes qu'il rencontrait. Il comprenait leurs besoins. La prophétie messianique d'Ésaïe 42.1-9 nous rappelle l'ampleur de la mission globale de Jésus pour l'humanité.

Est-ce que notre approche de la société atteint ceux qui se sentent seuls, ceux qui vivent beaucoup de stress, ceux qui souffrent de surpoids ou de dépendances ? Est-elle adaptée aux réalités politiques et sociales ? Est-elle axée sur la rencontre des gens là où ils se trouvent, plutôt que là où nous souhaiterions qu'ils soient ? Sommes-nous prêts à nous tenir dans les fissures de la société et à offrir aux autres quelque chose qui corresponde aux besoins qu'ils ressentent ? J'ai noté avec intérêt que de nombreux programmes présentés par l'Église de Mjøndalen, y compris le concert de Noël et l'expo-santé, étaient accessibles moyennant une participation financière modique. L'Église a considéré les intérêts et les besoins locaux, et a clairement indiqué qu'elle croyait en la valeur de ce qu'elle offrait. Il semble que cela convienne à beaucoup au sein de la communauté.



3. Est-ce que ça fonctionne à long terme ? En tant que président de l'Église adventiste mondiale, j'ai rapidement appris que si l'Église locale n'est pas le responsable des initiatives missionnaires, ces projets ne durent pas longtemps. Les plans missionnaires qui procèdent du haut vers le bas, que cela vienne d'un comité de la Conférence générale ou de l'idée d'un pasteur local, ne seront pas durables, à moins qu'il y ait une large adhésion parmi les membres laïcs de l'Église locale et que les projets correspondent à leurs talents et les enthousiasment vraiment.

Cette question de la viabilité à long terme est particulièrement importante dans un contexte laïque puisque l'œuvre missionnaire auprès des postmodernes n'est généralement pas un processus rapide. Elle englobe non seulement la longueur d'un séminaire sur l'Apocalypse ou d'un cours d'études bibliques, mais également des années d'amitiés et de croissance dans les relations. Notre approche missionnaire doit donc être soigneusement planifiée, délibérée et cohérente, et ne devra pas être composée d'événements autonomes qui naissent sur un élan d'inspiration et d'enthousiasme. L'un des aspects distinctifs de l'approche de Mjøndalen est que ce concept est largement né du bouillonnement des passions de membres laïcs et s'appuie sur les compétences et les ressources spécifiques qui existent déjà au sein de l'Église. Il y a là un certain nombre de professionnels de santé qui désirent utiliser leurs compétences professionnelles pour l'évangélisation. Depuis 2005, ils ont régulièrement proposé des bilans de santé dans les centres commerciaux, des conférences sur la nutrition, des buffets végétariens et plus encore. Les membres d'église croient que seul un engagement persévérant au sein de la population, sur un certain nombre d'années, finira par briser les préjugés et par construire une véritable confiance et des relations authentiques.

4. Est-ce authentique ? Un homme ou une femme laïque et postmoderne peut sentir un argumentaire de vente à des kilomètres ! C'est pour cela que lorsque vient le moment d'approcher la société qui nous entoure, il est absolument essentiel de chercher d'abord à construire des relations authentiques avec les gens. Et comme m'a dit une des responsables du programme missionnaire de l'Église de Mjøndalen : « la confiance est difficile à créer et facile à détruire ». Elle exprimait sa préoccupation face au modèle qu'ils avaient mis au point, disant qu'il pourrait être mal utilisé par certains comme un moyen pour simplement commencer à parler de valeurs spirituelles sans d'abord créer des liens d'amitié et de confiance. « Si cela se produisait, cela risquerait de nous empêcher de continuer à utiliser cette méthode, m'a-t-elle dit, parce que dans notre région du monde, la crédibilité et notre bonne réputation en tant qu'adventistes est plus important que tout. » À quoi des personnes authentiques et centrées sur la mission ressemblent-elles ? D'une certaine façon, cela renverse notre approche traditionnelle, où nous convainquons les gens de la justesse de notre message, conformons leur comportement à des normes acceptables, et puis, les accueillons au sein de notre communauté.

Nous ne déprécions pas nos valeurs ou nos croyances fondamentales lorsque nous accueillons librement des gens dans la fraternité chaleureuse, peu importe où ils en sont dans leur cheminement spirituel. Au contraire, nous reflétons l'immense préoccupation et la compassion du Christ pour les **personnes**, plus que tout le reste. Car ce sont des **personnes** qu'il est venu sauver, pas des déclarations, des doctrines ou des dénominations. Celles-ci existent pour servir la mission du Christ, pas l'inverse. Oui, bien sûr, tout travail missionnaire d'approche de la société doit indubitablement chercher à conduire les hommes et les femmes à une rencontre avec leur

Sauveur, et quand cela arrive, des changements radicaux inévitables auront lieu dans leur comportement. Pourtant, je crois que la mission efficace dans un monde sécularisé nécessite que nous accueillions des gens là où ils en sont et favorisons un sentiment d'appartenance, comme une première étape fondamentale.

Conclusion

La prospérité et la laïcité créent vraiment une formidable barrière, qui rend inopérantes beaucoup de nos méthodes « éprouvées » pour partager l'Évangile. Et il n'est pas facile pour nous, en tant qu'Église ou en tant qu'individus, de changer nos approches, de réorienter notre réflexion et notre utilisation des ressources pour répondre aux réalités de la mission d'aujourd'hui. Pourtant, il est impératif que nous essayions de prendre le pouls de la société spécifique dans laquelle nous vivons, afin de vraiment comprendre les craintes, les espoirs et les besoins spécifiques qui habitent les hommes et les femmes qui nous entourent. Je prie pour que nous puissions regarder les foules, comme Jésus l'a fait, avec compassion (Mt 9.36) et ensuite nous demander comment nous pouvons les servir.



1. Kari Paulsen, l'épouse de Jan Paulsen, a notablement contribué à cet article.

2. Cité dans de nombreuses sources, dont « Bible in Norway Is Bestseller: "The Scriptures" Surprisingly Strong in a Largely Secular Country, » in *Huffington Post*, www.huffingtonpost.com/2013/06/06/bibles-strong-comeback-su_n_3394982.html.

3. Ellen G. White, *Le ministère évangélique*. Dammarie-les-Lys : S.D.T., 1951, p. 374.

4. Ellen G. White, *Évangéliser*. Dammarie-les-Lys : Vie et Santé, 1986, p. 120.

5. Ellen G. White, *Testimonies for the Church*, vol. 1. Nampa, ID: Pacific Press, 1855, p. 100.

6. Amanda Marcotte, « 8 Countries Where Atheism Is Accepted, Even Celebrated, Instead of Demonized, » in *AlterNet*, www.alternet.org/8-countries-where-atheism-accepted-even-celebrated-instead-demonized?page=0%2C0.

7. Dietrich Bonhoeffer, cite dans Joel Lawrence, *Bonhoeffer: A Guide for the Perplexed*. London: T & T Clark, 2010, p. 36.



La croix et le sanctuaire : avons-nous vraiment besoin des deux ?

Dans son livre intitulé *Right With God Right Now*, Desmond Ford affirme que la rédemption a été achevée à la croix et qu'il n'est nul besoin d'actions subséquentes dans le sanctuaire céleste pour que le salut soit pleinement expérimenté par le croyant. Sur la base de Romains 3.21-26, il souligne que Dieu n'a pas pu pardonner le péché avant que sa sanction n'ait été appliquée, de sorte que la croix était nécessaire pour habilitier Dieu à pardonner. Non que Dieu soit soumis à une loi qui le dépasse, assure Ford. Ce n'est pas le cas. Dieu est soumis à ce qu'il est, ce qui signifie que sa loi est l'expression perceptible de son propre caractère. La croix était donc nécessaire, conclut Ford, et sur elle, celui contre qui les hommes ont péché, a payé la prix afin que le pécheur puisse être pardonné et sauvé.¹

Malgré les diverses difficultés que Romains 3.21-26 comporte, l'interprétation de ce passage par Ford ne présente pas de problème majeur, mais est-il possible de conclure de ces versets que la croix est le lieu où la rédemption a été accomplie et qu'elle satisfait pleinement à tout ce dont Dieu a besoin ? Le ministère de Jésus dans le sanctuaire céleste, tel que le postule la théologie des adventistes du septième jour, est-il en contradiction avec ce qui a été accompli à la croix ? Ou empêche-t-il le croyant d'avoir la pleine assurance de son salut ici et maintenant ?²

Considérations préliminaires.

En raison de la façon dont Romains 3.21-26 résume le concept de la justification développé par Paul, ces versets

ont été décrits comme le centre et le cœur de l'épître.³ Le passage vient après une longue section dans laquelle l'apôtre montre clairement que toute l'humanité, comprenant Juifs et Gentils, est prise dans le péché et ainsi tenue pour comptable devant Dieu (1.18-3.20). Mais vient alors la bonne nouvelle : la justification salvatrice a été spectaculairement révélée dans la mort rédemptrice de Jésus-Christ comme la seule réponse possible à la condition humaine désespérée engendrée par le péché (v. 21-26). Une telle réponse, cependant, n'est effective que pour ceux qui croient (voir v. 22). La foi n'est pas la condition de la justification, mais plutôt l'instrument au travers duquel le pécheur est justifié.⁴ Toute prétention est donc exclue (v. 27). La foi établit l'inaptitude – pas la nullité – de la loi à nous rendre parfaits (v. 31), et à nous permettre une quelconque prétention à une perfection morale (v. 28, 29).

Quand il parle de la mort de Jésus – « son sang » (v. 25) en est une claire référence – Paul fait usage de deux métaphores pour expliquer sur quels fondements Dieu justifie le pécheur. L'objection implicite semble évidente : comment un Dieu juste peut-il justifier un injuste sans compromettre sa propre justice ? La première réponse est donnée sous la métaphore de la rédemption (*apolytrōsis*) (v. 24b), qui était appliquée aux esclaves achetés sur la place du marché pour être affranchis. À cette occasion on disait qu'ils avaient été rachetés (voir Lv 25.47-55). La même métaphore est employée dans l'Ancien Testament (AT) à propos du peuple d'Israël qui a été racheté de la captivité en Égypte et à Babylone (Dt 7.8 ; Es 43.1). De même, ceux qui ont été réduits en esclavage par le péché,

totalement incapables de se libérer par eux-mêmes, ont été rachetés par Dieu, ou délivrés de leur captivité, au travers du sang de Jésus qui a été répandu comme prix de la rançon (cf. Mc 10.45 ; 1 P 1.18, 19 ; Ap 5.9).

La seconde métaphore est celle de la propitiation ou expiation (*hilastērion*) (Rm 3.25), tirée du contexte du culte – plus précisément du sacrifice cultuel. La propitiation ou expiation souligne le caractère substitutif de la mort de Jésus dans ce sens qu'il a volontairement expérimenté sur la croix la plénitude de la colère de Dieu à l'encontre du péché (1.18 ; 5.9 ; 1 Th 1.10),⁵ rendant ainsi effective la réconciliation entre le pécheur et Dieu. La mort est le salaire du péché (Rm 6.23 ; cf. Ez 18.20), mais tout comme l'animal à l'époque de l'AT prenait la place du pécheur et mourait à sa place (Lv 17.10, 11 ; cf. Gn 22.13), la mort de Jésus est le parfait sacrifice antitypique qui affranchit les croyants de la malédiction de la loi (Ga 3.10, 11, 13 ; cf. 2 Co 5.14, 15 ; He 2.9) et les réconcilie avec Dieu. Il y avait plusieurs sacrifices dans la vie religieuse d'Israël, et tous ont trouvé leur accomplissement dans le sacrifice une fois pour toutes de Jésus-Christ (He 9.12, 26-28 ; 10.12), « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jn 1.29 ; Es 53.5, 6).

La justice de Dieu

La question la plus controversée dans notre passage est peut-être de savoir si la justice de Dieu, ou « sa justice » dans les versets 25 et 26, a le même sens qu'aux versets 21 et 22. L'interprétation traditionnelle, qui semble le mieux s'accorder avec le contexte, est que *dikaio-*



synè autou dans les versets 21 et 22, fait référence à un attribut de Dieu signifiant que Dieu est juste, alors qu'aux versets 25 et 26 il faut le comprendre comme un don de Dieu, la justice qu'il impute à ceux qui croient.⁶ Dans ce cas, les versets 25 et 26 diffèrent des versets 21 et 22 dans le sens que Paul ne parle plus de ce que Dieu a fait pour justifier le pécheur, mais de ce qu'il a fait pour se justifier, ou s'innocenter lui-même. En d'autres mots, Paul fait ici usage d'un argument rationnel pour justifier la nécessité de la mort de Jésus. Cela explique pourquoi il fait deux fois usage du terme juridique *endeixis* (preuve, démonstration) dans ce contexte (v. 25, 26), alors qu'au verset 21 il emploie la forme passive du verbe *phaneroō* (révéler, faire savoir). Ces deux termes ne sont pas équivalents. Alors que *phaneroō* met l'accent sur ce qui est révélé, c'est-à-dire le sujet du verbe lui-même, la voie passive – exactement comme c'est le cas pour *apokalypō* en 1.17 – *endeixis* souligne toujours quelque chose d'autre (cf. 2 Co 8.24), cherchant à établir sa validité, ou imposant son acceptation comme une vérité.⁷

Ainsi donc, l'idée mise en avant est que Dieu a constitué Jésus-Christ comme *hilasterion* « dans le temps présent » (v. 26a), le temps de la mort historique de Jésus, en vue de montrer sa justice car, dans sa « tolérance » (*anochē*), il a laissé impunis (passé par-dessus, *paresis*) les péchés commis auparavant (v. 25).⁸ Pour Paul, en faisant cela, Dieu a créé un problème légal, car un Dieu juste ne peut pas simplement « tenir le coupable pour innocent » (Ex 34.7 ; cf. Dt 25.1). S'il le fait, il peut être accusé de connivence avec le mal, ce qui est une dénégaration de sa propre nature.⁹ Mais comment Dieu a-t-il exactement passé sous silence les péchés commis auparavant ? Selon l'interprétation traditionnelle qui remonte à Anselme de Cantorbéry au XI^e siècle, Dieu a passé sous silence les péchés en ne les punissant pas.¹⁰ Mais il semble y avoir là un problème, car comment la croix prouve-t-elle la justice de Dieu en relation avec les péchés commis auparavant et qui n'ont pas été punis ? À moins que Paul

se réfère à ceux qui ont été justifiés, l'argument n'a pas de sens. Il nous faut seulement nous rappeler que (1) les péchés ne sont pas plus punis aujourd'hui qu'ils ne l'ont été auparavant ; (2) tous les pécheurs de l'époque de l'AT, tôt ou tard, ont cessé d'exister, ainsi dans un certain sens on peut dire qu'ils ont été punis ; (3) à l'époque de l'AT, Dieu n'a pas toujours laissé les péchés impunis, comme Paul le dit lui-même (Rm 1.24-32 ; cf. 5.12-14 ; 6.23 ; 7.13 ; 1 Co 10.5, 8, 10).

L'apôtre semble donc avoir à l'esprit les pécheurs repentants qui ont été justifiés par Dieu avant la croix. On en a pour preuve, en plus d'*endeixis*, le lien entre la justice de Dieu avec son droit à justifier mentionné au verset 26. L'idée, alors, n'est pas simplement que Dieu ait retenu la punition des péchés qu'il aurait dû infliger, mais qu'il est littéralement « passé par-dessus » ces péchés en justifiant, sans support juridique pour ainsi dire (cf. He 10.4), ceux qui les ont commis.¹¹ Ce fut le cas, par exemple, d'Abraham et de David (voir Rm 4.1-8). En pardonnant le péché, à une époque où le sang expiatoire n'avait pas été encore répandu (voir He 9.15), Dieu a mis en jeu son propre caractère, et soulevé de sérieuses questions sur sa justice présumée (Ps 9.8 ; Es 5.16).

Ainsi donc, si l'intention de Dieu en présentant Jésus-Christ comme un *hilasterion* a été de démontrer sa justice, de telle sorte que, « dans le temps présent » il peut à la fois « être juste et justifié » ceux qui croient en Jésus (Rm 3.26b), cela semble impliquer que dans les temps anciens il n'était que l'un des deux : seulement celui qui justifie. Ce qui suggère qu'il était injuste quand il a agit ainsi. La notion d'un Dieu qui agit injustement, sans justice, paraît blasphématoire, mais c'est le sens des propos de Paul dans ce passage. Il emploie le langage juridique pour décrire les implications de la façon dont Dieu a traité les péchés dans le passé et, par extension, dans le présent aussi. Il n'est pas discutable que le péché soit un problème humain, mais une fois pardonné, il devient un problème divin. Dieu est celui qui doit en rendre compte, car il n'y a peut-être

rien de plus opposé à sa sainteté et à sa justice que son acte de justification des impies (4.5). Mais la Bible montre clairement que Dieu est aussi amour, et la tension entre l'amour et la justice a été résolue par la croix (5.6-11).

La croix et le sanctuaire

Une chose est claire en Romains 3.21-26 : la croix donne à Dieu le droit de pardonner et de justifier. La croix est tout ce dont Dieu a besoin pour mettre en place le salut. À la croix, tous les sacrifices de l'AT ont trouvé leur accomplissement, y compris celui qui était accompli au jour des expiations. Pourquoi avons-nous donc besoin d'une doctrine du sanctuaire céleste comme cela est enseigné par les adventistes du septième jour ?

Le mot grec *hilasterion* est aussi employé dans le Nouveau Testament (NT) pour le couvercle d'or placé sur l'arche de l'alliance dans le lieu très saint du sanctuaire israélite (He 9.5 ; cf. Ex 25.17-22, LXX) ; l'arche était le symbole suprême de la présence de Dieu au milieu de son peuple. Habituellement appelé « trône de la grâce », ce couvercle qui était surmonté par les ailes de deux chérubins, était en fait le lieu où la seconde des deux phases du rituel propitiatoire – ou expiatoire – était accomplie.¹² Dans la première phase, les péchés étaient pardonnés, puis transférés au sanctuaire (Lv 4.3-7, 13-18, 22-25, 27-30). Dans la seconde phase, qui s'accomplissait une fois par an, au jour des expiations, le sanctuaire était purifié de ces péchés (Lv 16.15-19). En fait, le jour des expiations n'avait pas le pardon pour objet ; le terme n'apparaît même pas en Lévitique 16 ou 23.27-32. Le jour des expiations était le temps où le sanctuaire (et le peuple) étaient purifiés et le péché finalement et définitivement effacé (voir Lv 16.29-34 ; 23.27-32).

Le pardon et l'effacement des péchés ne sont donc pas la même chose. Le pardon, qui était réel et effectif, était accompli au travers des sacrifices réguliers (Lv 17.10, 11), quand les péchés étaient transférés au sanctuaire, c'est-à-dire à Dieu lui-même. « Dieu assumait la culpabilité des pécheurs pour les déclarer



justes. Si Dieu pardonnait au pécheur, il prenait sur lui leur responsabilité.»¹³ Ensuite, les péchés devaient être effacés, et cela était accompli au jour des expiations. Deux choses doivent maintenant être justifiées : le droit de Dieu de pardonner et l'aptitude du pécheur à être pardonné, ce qui n'est rien d'autre que sa confiante acceptation du pardon de Dieu. En d'autres mots, le pardon a deux dimensions, celle de celui qui pardonne et celle de celui qui est pardonné. Quand il est question du salut, les deux parties doivent être aussi justifiées : d'une part Dieu, sans quoi il pourrait être accusé de partialité ; d'autre part l'humain, sans quoi il en résulterait un universalisme selon lequel toute l'humanité est finalement sauvée. Si le salut est obtenu par la foi, il faut qu'il soit accepté. Ainsi, tout comme le sacrifice justifie la prérogative de Dieu de pardonner (Rm 3.25, 26), une sorte d'examen est nécessaire pour démontrer que le pardon a été véritablement et fidèlement accepté. Ce n'est que lorsque les deux parties du pardon sont pleinement justifiées que Dieu peut finalement être exempté de tout reproche, de la responsabilité légale.

C'est la raison pour laquelle nous avons besoin à la fois de la croix et du sanctuaire, le sacrifice et le jour des expiations actuel. En ce jour (le jour le plus important du calendrier religieux d'Israël parce qu'il marquait la purification finale à la fois du peuple et du sanctuaire), tout le peuple était appelé à cesser toute activité et à humilier son âme dans la soumission complète à Dieu (Lv 23.27). Ceux qui ne suivaient pas ces instructions, ce qui impliquait une forme d'examen minutieux, devaient être exclus et détruits, même s'ils avaient été pardonnés auparavant (v. 29, 30). À la croix, Dieu lui-même a porté la punition du pécheur (1 Co 15.3 ; 2 Co 5.14, 15 ; 1 P 2.24 ; 3.18). Il a payé le prix de la rançon et répandu le sang propitiatoire pour notre salut. C'est la raison pour laquelle Jésus devait mourir pour que nous puissions être sauvés. Et dans le sanctuaire, l'engagement humain envers Dieu était vérifié, pour démontrer ainsi que Dieu était en droit de pardonner tel acte ou telle personne. La croix en aucune ma-

nière, ne prouve que Dieu est juste quand il justifie tel pécheur – la fin humaine du pardon. La croix autorise Dieu à pardonner. En tant que sacrifice expiatoire, la croix est parfaite et complète, mais à elle seule elle ne peut justifier notre engagement envers Jésus-Christ comme étant notre Sauveur. Il faut encore quelque chose d'autre pour amener la rédemption à son stade final, et c'est là que le sanctuaire entre en jeu.

Le sanctuaire donc, n'est pas à propos des œuvres, comme le pardon n'est pas non plus à propos des œuvres. Paul est absolument clair à ce sujet en Romains 8.31-39. Quand ils sont accusés de ne pas avoir droit au salut en raison de leur péché, ceux qui ont mis leur confiance en Jésus peuvent avoir l'assurance qu'il exerce une médiation en leur faveur devant Dieu. Ils n'ont rien à craindre, car rien ne peut les séparer « de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur » (v. 39 ; cf. 1 Jean 1.9). Le salut n'est pas acquis une fois pour toutes, mais à part nous, il n'y a rien dans le monde entier qui puisse nous séparer du salut de Dieu (cf. Jean 6.37). « Approchons-nous donc d'un cœur sincère, avec une pleine foi... Continuons à confesser publiquement notre espérance, sans fléchir, car celui qui a fait la promesse est digne de confiance » (He 10.22, 23). C'est là le message du sanctuaire.



1. Desmond Ford, *Right With God Right Now: How God Saves People as Shown in the Bible's Book of Romans*, Newcastle : Desmond Ford, 1999, p. 43-55 (part. 44, 47, 54, 55). À un point de son exposé, Ford réagit aussi contre la théorie que l'on a appelé de l'influence morale, selon laquelle la croix n'était pas vraiment nécessaire, et que la mort de Jésus n'est qu'un geste de la part de Dieu pour nous montrer son amour, ce qui signifie qu'il aurait pu pardonner le péché sans la croix (p. 44-48). L'assertion principale de Ford, cependant, c'est que « l'ancien jour du grand pardon ne parle pas du XIX^e siècle. Il renvoie à la croix du Christ. C'est là que fut accomplie la rédemption de manière pleine et entière. Le Calvaire est le seul lieu d'une totale rédemption. Nous regardons vers le Calvaire, non vers un événement ou une date d'invention humaine » (p. 55). Sur la théorie de l'influence morale, voir John R. W. Stott, *The Cross of Christ*, Downers Grove, IL : InterVarsity, 1986, p. 217-226.

2. Cette dissertation suit l'interprétation Réformée traditionnelle de la doctrine paulinienne de la justification, particulièrement en rapport avec

des questions telles que « les œuvres de la loi » (Rm 3.20; cf. Ga 2.16 ; 3.2, 5, 10), qui se réfèrent au concept selon lequel la faveur de Dieu peut être acquise par des bonnes œuvres et l'obéissance à toutes les prescriptions de la loi. *Pistis Christou* (Rm 3.22, 26 ; cf. Ga 2.16, 20 ; 3.22 ; Ph 3.9), est compris comme « foi en Christ » plutôt que « la foi (plénitude) de Christ » telle qu'elle est exprimée par ce que l'on appelle la nouvelle perspective sur Paul. Pour une introduction à cette nouvelle perspective, voir Thomas R. Schreiner, *New Testament Theology: Magnifying God in Christ*, Grand Rapids, MI: Baker, 2008, p. 528-534.

3. C. E. B. Cranfield, *A Critical and Exegetical Commentary on the Epistle to the Romans*, vol. 1 (International Critical Commentary), Edinburgh: T&T Clark, 1975, p. 199.

4. « La foi est l'œil qui regarde à lui (Christ), la main qui reçoit son don gratuit, la bouche qui boit l'eau de la vie. » John Stott, *Romans: God's Good News for the World*, Downers Grove, IL: InterVarsity, 1994, p. 117.

5. Sur la colère de Dieu, voir Mark D. Baker et Joel B. Green, *Recovering the Scandal of the Cross : Atonement in New Testament and Contemporary Contexts*, 2nd ed. Downers Grove, IL : InterVarsity, 2011, p. 45-49, 70-83.

6. En faveur de cette position, voir D. A. Carson, "Atonement in Romans 3:21-26 : God Presented Him as a Propitiation," in *The Glory of the Atonement : Biblical, Theological, and Practical Perspectives*, eds. Charles E. Hill et Frank A. James III, Downers Grove, IL : InterVarsity, 2004, p. 124, 125, 138.

7. BDAG, 332.

8. Des tentatives ont été faites pour traduire *paresis* par « pardon ». La plupart des exégètes, cependant, sont convaincus qu'il n'y a pas assez de support lexical pour une telle traduction. Voir, par ex. Sam K. Williams, *Jesus' Death as Saving Event : The Background and Origin of a Concept*, Harvard Dissertations in Religion, vol. 2, Missoula, MT : Scholars Press, 1975, p. 23-25.

9. Comme William Barclay le relève, que ce qu'il eut été convenable de dire aurait été : « Dieu est juste, en conséquence il condamne le pécheur pour son crime. » *The Letter to the Romans*, 2nd éd. Louisville, KY : Westminster John Knox Press, 1975, p. 69.

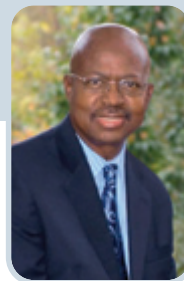
10. Voir Leon Morris, *The Epistle to the Romans*, Grand Rapids, MI : Eerdmans, 1988, p. 183.

11. « Dieu a "remis à plus tard" la pleine sanction méritée par le péché sous l'ancienne alliance, permettant aux pécheurs de se tenir devant lui sans avoir fourni une "satisfaction" adéquate aux exigences de sa sainte justice ». Douglas Moo, *The Epistle to the Romans*, NICNT, Grand Rapids, MI : Eerdmans, 1995, p. 240.

12. À cause de cela, dans de nombreuses Bibles en langue moderne *hilasterion* en Hébreux 9.5, comme son équivalent hébreux (*kapporet*) en Exode 25.17-21 et d'autres passages de l'AT, est traduit « propitiatoire », comme Jérôme l'a fait dans la Vulgate latine. « Trône de la grâce » est une traduction introduite par William Tyndale, sous l'influence de l'allemand *Gnadenstuhl*, de la Bible de Luther.

13. Martin Pröbstle, *Where God and I Meet : The Sanctuary*, Hagerstown, MD : Review and Herald Pub. Assn., 2013, p. 55.

Roy ADAMS, ThD, ancien rédacteur adjoint d'Adventist Review et d'Adventist World, Silver Spring, MD, États-Unis, est à la retraite.



Réclamer justice : la réponse du sanctuaire

« Ils crièrent : Jusqu'à quand, Maître saint et vrai, tardes-tu à juger, à venger notre sang en le faisant payer aux habitants de la terre ? » (Ap 6.10)¹.

Un fleuve de feu coulait et sortait de devant lui. Mille milliers le servaient, et dix mille fois dix mille se tenaient debout devant lui. Les juges s'assirent, et les livres furent ouverts (Da 7.10).

Cela remonte à bien des années. J'ai pris l'avion vers la Côte Ouest des États-Unis pour faire un exposé sur le Sanctuaire dans une université adventiste. Dans l'avion, j'ai échangé avec mon voisin sur le but de notre voyage. Au moment où je croyais en avoir fini, il m'a posé cette question inattendue : « Alors, de quoi allez-vous parler ? »

J'essayais de décrire le sujet de mon exposé d'une manière qui lui paraîtrait sensée, quand soudain j'ai pris conscience que nous, adventistes, nous utilisons tout un langage pour parler de la doctrine du sanctuaire qu'il n'est pas facile de traduire en des termes à la portée du grand public. Dans une de mes publications sur le sanctuaire², j'ai mis l'accent sur la nécessité de nous focaliser sur ses points essentiels pour bien comprendre l'enseignement central du sanctuaire. Ce faisant, le fonctionnement du sanctuaire ancien peut se diviser en trois segments principaux :

► 1. L'expiation dans la cour extérieure – qui annonce le Calvaire,

► 2. L'intercession dans le lieu saint – qui oriente vers le sacerdoce du Christ, notre grand-prêtre, de l'ascension à la fin du temps de grâce,

► 3. Les services du jour des expiations – qui symbolisent le jugement.

Dans cet article, je souhaite mettre l'accent sur un aspect du dernier segment.

Mettre le doigt sur la plaie

Si la doctrine du sanctuaire veut rester solide et pertinente, elle doit d'une certaine manière s'adapter à la situation de la génération actuelle, et répondre à la fois à ses aspirations et à ses problèmes. En d'autres termes, **mettre le doigt sur la plaie du monde contemporain**.

À quoi les gens autour de nous, (et nous aussi), aspirent-ils le plus ? Entre autres, je pense à la Justice, au pardon, à la réconciliation, la paix, la fraternité, au renouveau, à la sécurité. Et à quels problèmes sommes-nous tous confrontés ? Tribalisme, séparation, solitude, en-

nui, stress, aliénation, désespoir, futilité. Cet article s'arrête sur une seule de ces aspirations contemporaines – la soif de justice. La justice est non seulement liée au jugement, mais elle en constitue l'objectif fondamental. Elle demeure donc un thème central du sanctuaire.

Quand je préparais ma thèse de doctorat sur la doctrine du sanctuaire dans l'Église adventiste, je partageais une salle tranquille de la bibliothèque James White à l'université Andrews, avec un collègue, Arthur Ferch, lui aussi candidat au doctorat. Sa thèse était sur Daniel 7. Je me rappelle bien le jour où il a littéralement sauté de son siège, rompant le silence, et crié « J'ai trouvé ! » En étudiant le texte original avec soin et attention, il venait de découvrir que le jugement décrit dans Daniel 7 a lieu historiquement à l'époque des activités de la « petite corne » – ce qui signifie que le jugement précède la seconde venue. C'est ce qu'il avait toujours cru ; mais son excitation venait de ce qu'il l'avait trouvé dans le texte.



Les adventistes ont eu tendance à limiter ce jugement préliminaire au peu de gens comparativement qui ont proclamé le nom de Dieu au cours des siècles. Mais une lecture attentive de Daniel 7 en relation avec Daniel 8 et les sections correspondantes du livre de l'Apocalypse indique que l'instruction du jugement inclut, dans sa perspective, le peuple fidèle de Dieu – « les Saints du Très-Haut » (Daniel 7.18, 22) ; le peuple apostat de Dieu, symbolisé par « la petite corne », « Babylone » et la « bête qui monte de la mer » d'Apocalypse 13 (Dan. 7.8, 11, 20-22, 25, 26 ; Apocalypse 13.5-8 ; 16.10, 11 ; 18.2, 15-20) ; les rois et « les habitants de la terre » qui collaborent avec Babylone (Apocalypse 17.1, 2 ; 19.17-20) ; le diable – ce serpent ancien, le séducteur du monde entier (Apocalypse 12.9 ; 20.1-3) ; et, finalement (dans un sens), Dieu lui-même (Apocalypse 15.2-4 ; 19.1, 2 ; 19.1, 2, 11-16).

Il est impossible de décortiquer tout cela dans un seul article. Naturellement, la liste montre les vastes dimensions de ces extraordinaires assises célestes. Daniel 7 entend confronter les nations, les institutions et les gens à la terrible gravité de ce tribunal cosmique en session maintenant et à ses implications profondes pour chaque âme sur terre. Le comprendre autrement équivaut à rendre Dieu responsable de l'injustice, par inadvertance. Car, dans l'Apocalypse, les sept dernières plaies viennent du sanctuaire céleste, comme des missiles téléguidés, et visent seulement ceux qui portent « la marque de la bête – ce qui implique clairement « qu'il y a eu une évaluation antérieure en vue d'appliquer la marque en toute légitimité sur certains et pas sur d'autres³ ».

Pourquoi est-ce important ?

Quand on voit l'impatience et la frustration croissantes à l'égard de l'administration de la justice à travers le

monde, ce message du jugement, mené de manière convenable, répond directement à cette aspiration constante des humains à la justice.

J'en ai pris conscience en 1995, lors d'un vol entre l'Allemagne et l'Afrique du Sud. La femme qui était assise à côté de moi, avait eu l'intuition que j'étais pasteur. Elle voulait savoir mon opinion sur les génocides de Bosnie et du Rwanda. Elle ne pouvait admettre que ceux qui avaient perpétré de telles atrocités puissent échapper à la justice. Constatant combien profonde était sa préoccupation, j'ai commencé par lui parler du jugement ; et j'ai été surpris de voir son visage se détendre. À la fin, elle s'est même réjouie de savoir que quelqu'un, en dernier ressort, est aux commandes. Quelqu'un qui, finalement, amènera les mécréants de ce monde en jugement.

À ce sujet, le psaume 73 m'a toujours intrigué par sa manière de peindre le mal et la destinée de ses pratiquants. Asaph, à qui le psaume est attribué, confesse que son pied allait fléchir et que ses pas pouvaient glisser en voyant la prospérité des méchants. Repus d'arrogance, ils élèvent leurs bouches jusqu'aux cieux et vont jusqu'à mettre en doute la sagesse de Dieu (v.6-11). Toujours heureux, ils accroissent leurs richesses tandis que l'humble serviteur de Dieu souffre l'harassement et la dérision (v.12-15).

Et c'est là la grande énigme de tous les âges. La vie est-elle juste ? Peut-on parler de justice ? Cette situation a failli faire sombrer Asaph dans l'agnosticisme. Et, par mille et un moyens, ça produit un effet sur nous aujourd'hui. « J'ai donc réfléchi pour comprendre cela », dit Asaph, « ce fut pénible à mes yeux, jusqu'à ce que j'arrive aux sanctuaires de Dieu ; alors j'ai compris leur avenir » (v.16, 17).

Quelques soient les différents sens attachés aux paroles d'Asaph, elles présentent le sanctuaire comme le lieu où nos yeux sont dessillés, où les mystères

de la vie sont dévoilés, où nous recevons une nouvelle compréhension de la justice finale. Vue à travers les lentilles du sanctuaire, la découverte d'Asaph peut nous apporter, en ces temps-ci, un sentiment **de sécurité, de réconciliation, de paix, de renouveau et d'espoir**.

Le monde réclame justice

Le spectre de l'injustice de notre époque nous impressionne. Les producteurs et distributeurs de pornographie, avec leurs entreprises estimées à plusieurs milliards de dollars, ruinent chaque année d'innombrables vies et foyers puis, en grande partie, échappent à la justice. Il en est de même des trafiquants de drogues illicites ou d'êtres humains, des gangsters meurtriers, des terroristes qui blessent et assassinent d'innocentes victimes, des cerveaux du crime organisé ainsi que des oppresseurs des pauvres sans défense. Cataloguer les injustices commises et subies dans la société contemporaine nécessiterait une collection de volumes encyclopédiques s'étendant à perte de vue.

Les États-Unis comptent parmi les meilleures nations au monde en matière de justice. C'est pourtant un pays où un homme peut être acquitté après avoir assassiné un adolescent noir de dix-sept ans, vaquant à ses occupations en rentrant de chez un garagiste vers sa maison ; tandis qu'à Tampa, en Floride, une femme noire qui a lancé une bombe d'alarme contre un mur, sans toucher personne, pour effrayer son ex-mari violent, est condamnée à 20 ans de prison.

Il existe aujourd'hui, à travers le monde, un millier de points chauds, en veille mais non éteints, parce que justice n'a jamais été faite. Des génocides et des crimes révoltants contre des individus et contre l'humanité demeurent à la fois non élucidés et impunis.

Le 16 février 1997, Bob Simon a présenté sur *CBS 60 minutes* une émission



autour de la Commission de Vérité et de Réconciliation de l'Afrique du Sud. La commission en soi était un effort pour comprendre les événements tragiques qui se sont produits au cours des années cruelles d'apartheid. Dans sa description de la méthode de travail de la commission, Simon a, peut-être sans y penser, utilisé un langage qui, mystérieusement, a éveillé la soif universelle de justice : « Les victimes ont raconté leur histoire ; des histoires d'atrocités qui étaient littéralement indescriptibles... Ceux qui les ont perpétrées ont eu la chance de confesser leurs crimes. Ils sont ainsi devenus éligibles pour l'amnistie. Tout ce qu'ils doivent faire, c'est dire la vérité. Ils n'ont même pas eu à dire qu'ils étaient désolés. Pas d'excuses, pas de remords, **donc pas de justice** ⁴ ! »

La commission a certainement apporté une réponse à la profonde soif humaine de **pardon**, une des aspirations citées plus haut ; et son architecte, Nelson Mandela, en a été mondialement loué. D'un autre côté, la commission pourrait être perçue, essentiellement, comme un symbole de l'impuissance humaine face au mammoth maléfique qui accompagne les systèmes ou les gens très puissants. Charity Kondile, la mère d'un petit garçon qui a été tué puis brûlé jusqu'aux cendres par la police secrète de sécurité, a dit avec peine : « Imaginez que certaines personnes sont en prison pour avoir volé du chocolat. Et maintenant, des gens qui ont perpétré de tels crimes bénéficient d'une amnistie. J'entends par là que c'est ridicule, incroyable ! » ⁵

Face à cela et à de nombreuses situations pitoyables, nous devons publier le message d'un jugement en cours maintenant. Si nous assumons que les « âmes » sous l'autel d'Apocalypse 6.9 font référence aux martyrs religieux de tous les âges, c'est bien. Mais si nous pensons qu'ils sont les seuls concernés, nous limitons alors l'outrage fait à Dieu – un Dieu qui note la chute de chaque

moineau, un Dieu qui pleure devant la cruauté commise à l'égard de chaque être humain sur cette terre.

Naturellement, nous croyons en la miséricorde. Nous croyons en la grâce. Qu'en serait-il de chacun de nous sans elles ? Mais je note que lorsque Paul, le champion inégalé de la grâce parmi les premiers dirigeants chrétiens, a comparu devant Félix, son message n'inclut ni l'un ni l'autre. Le récit note que Félix a été effrayé lorsque Paul lui a parlé de justice et du jugement à venir (Ac 24.25).

Parfois, nous pensons que Dieu est trop bon pour punir, qu'il laisse cette sale besogne au malin. Mais si Dieu lui-même n'assigne pas en jugement ces bains de sang et ces atrocités commis au cours des siècles, nous vivons donc dans un univers immoral. Dans notre précipitation vers la miséricorde, face au mal extrême, se profile une sorte d'insensibilité et d'irresponsabilité, même d'immoralité, et une sorte de crime de non-action. Le général trois étoiles canadien aujourd'hui à la retraite, Romeo D'Allaire, en mission au Rwanda pour l'ONU au cours du génocide, a eu beau plaider avec ses supérieurs pour obtenir de l'aide : de la nourriture, des médicaments, du matériel et seulement 3 000 soldats de combat, tragiquement, l'ONU n'a jamais répondu. La mémoire de ce cauchemar catastrophique, et particulièrement de sa propre impuissance après ce sombre malheur a endommagé l'équilibre mental de D'Allaire et l'a conduit chez le psychiatre pour conseil et thérapie. À un certain moment, il prenait quotidiennement neuf tranquillisants et antidépresseurs pour ne pas sombrer dans la folie. Lors d'une entrevue à la télévision que j'ai regardée en février 2001, D'Allaire a ouvertement confessé à Kevin Newman, de ABC, qu'à ce moment-là, il était tenté de se suicider ⁶.

L'outrage fait à la justice est enfoui au fin fond de la conscience humaine.

C'est pourquoi, c'est la vérité présente.

Prendre ces actes d'injustice et ces tragédies seulement comme des signes des temps, c'est ne pas ressentir l'outrage qui affecte des gens ordinaires. Nous pouvons parfois nous présenter insensibles, la tête haute, non affectés par les afflictions communes aux êtres humains tout autour de nous. C'est seulement lorsque nous partageons l'indignation collective de la société face à l'échec de nos systèmes que nous pouvons parler de la réalité de la justice cosmique.

Les saints dans l'Ancien Testament, de concert avec les « âmes sous l'autel » dans le sanctuaire céleste, demandent justice, jugement et justification. Ils représentent le cri de millions de personnes qui, au cours des âges, ont souffert à cause de leur foi, leur religion, leur race, leur origine ethnique ou leur idéologie politique. Si ce n'est pas là une des préoccupations fondamentales de notre société contemporaine, c'est que j'écoute les nouvelles en provenance d'une autre planète !

Le jugement auquel Paul a fait référence pour l'avenir à la cour de Félix est en session maintenant. Et le message « d'une voix forte de Dieu » à toute nation, tribu, langue et peuple, c'est de « craindre Dieu et Lui donner gloire, parce que l'heure de son jugement est venue » (Ap 14.6, 7). « Les juges s'assirent et les livres furent ouverts » (Da 7.10).

Félix a tremblé, mais aucun des enfants de Dieu n'a besoin de trembler. Le jour de jugement en Israël s'achève sur une l'affirmation que le peuple est « pur de ses péchés » (Lé 16.30) ; dans la scène du jugement de Daniel 7, l'Ancien des jours... a prononcé le jugement en faveur des saints (v.22) ; et dans Apocalypse 19.9, les fidèles de Dieu sont invités au « festin de noces de l'Agneau ».

Le simple fait de placer le jugement dans le contexte du sanctuaire céleste



est un acte de Dieu pour rendre les malfaiteurs responsables du mal et de l'injustice qu'ils ont commis sur la planète et dans l'univers; pour disculper son nom du blâme, de la calomnie et de la disgrâce universelle qui le frappent à cause du péché, de la méchanceté dans le monde et des machinations maléfiques de Satan et de ses anges et finalement pour réhabiliter le nom de Dieu et son peuple.

La demande de justice se fait plus forte chaque jour qui passe. Ce cri montre aussi à quel point la justice humaine est inadéquate. Quel tribunal pourrait, de manière adéquate, juger les monstres humains qui ont orchestré les horreurs sanglantes et les massacres au cours des siècles? La plupart des crimes commis sont trop complexes et trop impénétrables pour être scrutés par la justice humaine. Et la plupart des criminels sont si puissants et ont de trop bons réseaux de relation pour être poursuivis par la justice humaine. C'est pourquoi, il nous faut un juge assez puissant pour prendre le système en main, assez bien établi, assez solide pour affronter les citadelles les plus inexpugnables du crime organisé, où qu'elles puissent être. Il nous faut un juge qu'on ne peut absolument ni corrompre, ni intimider. Ce juge, c'est le Christ, devant le tribunal duquel nous comparaitrons tous (Rm 14.10 ; 2 Co 5.10).



1. Tous les textes sont tirés de la Nouvelle Bible Segond.
2. Roy Adams, *The Sanctuary: Understanding the Heart of Adventist Theology* [Le sanctuaire: comprendre le cœur de la théologie adventiste] (Hagerstown, MD : Review and Herald, 1993).
3. Idem, p.125.
4. Tiré d'une émission CBS du 16 février 1997. «Comment Mandela a essayé de panser les blessures de la guerre», 60 minutes. Regardée ce jour-là et enregistrée par l'auteur. Une recherche exhaustive n'a pas pu localiser cet enregistrement sur la toile.
5. Ibidem.
6. Kevin Newman, «Nightline: U.N. Soldier Struggles With Past, [Un soldat lutte avec le passé]» *Nightline*, émission du 7 février 2001, accédée le 17 juin 2014 sur www.abcnews.go.com/Nightline/story?id=128908&page=1&singlePage=true.



Le réveil chez les enfants

Est-ce que le réveil et la réforme n'ont lieu que pour les adultes dans l'Église? La parole de Dieu peut-elle réveiller spirituellement les enfants? Sans aucun doute. Dieu, par la puissance du Saint-Esprit, peut même changer et transformer la vie des enfants.

Faites connaissance avec Clifferson Araujo dos Santos, 11 ans, responsable du ministère des petits groupes à Manaus, Brésil. Pour le réveil et la réforme, tout a commencé lorsque Clifferson a assisté à une réunion pour les enfants et s'est senti inspiré à lancer un ministère de petits groupes. Il a commencé par inviter ses camarades d'école et ses voisins, et leur a donné des livres et des documents à lire. Imaginez : un enfant qui a la passion de créer un petit groupe!

Depuis trois ans, Clifferson anime un petit groupe hebdomadaire le vendredi soir auquel participent entre 23 et 28 enfants. La majorité de ces enfants sont pauvres, et certains ont des parents en prison, mais ils apprennent à découvrir qui est Jésus en chantant des chants chrétiens en écoutant des histoires de la Bible racontées par Clifferson.

Chaque vendredi soir, les enfants partagent un délicieux repas préparé par les parents de Clifferson. Ensuite, ils commencent le sabbat en chantant. Clifferson montre un DVD sur la vie de Jésus, puis il étudie la Bible avec les enfants, qui soulignent soigneusement les textes importants dans leur Bible. Ensuite, ils font un jeu biblique.

Quels sont les résultats? Les parents de ces enfants affirment que des changements se produisent dans la vie de leurs petits : ils sont plus obéissants et plus respectueux envers la famille, et leur conduite à l'école s'est améliorée.

Lorsque le Saint-Esprit agit dans la vie des enfants, il les réveille et les transforme. Les enfants passent plus de temps seul avec Dieu. Beaucoup se consacrent davantage à la prière personnelle, à l'animation de petits groupes, et au témoignage. Lire et étudier la parole de Dieu devient une aventure quotidienne. D'autres se lancent au service des pauvres et des plus démunis, en suivant l'exhortation de Jacques (Jc 1.21) : « La religion pure et sans tache, devant Dieu notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions. »

Où, le réveil chez les enfants est réel! Jésus a dit : « Laissez les petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi ». (Mt 19.14).

– Témoignage rapporté par Linda Koh, directrice du ministère des enfants à la Conférence générale des Églises adventistes du septième jour, Silver Spring, Maryland, États-Unis.

* Tous les passages bibliques sont tirés de la version Louis Segond.

revivalandreformation.org

Que pensez-vous de cet article? Écrivez-nous à bernard.sauvagnat@adventiste.org ou visitez le www.facebook.com/MinistryMagazine.



Toutes choses concourent au bien ?

Questions, réflexions et pensées d'une paroissienne après une tragédie personnelle

Quand un jeune conducteur distrait a foncé droit sur la voiture dans laquelle mon mari, Neil, était passager, était-ce vraiment un accident ? Comment se fait-il qu'à part mon mari, personne n'ait été gravement blessé ? Et comment se fait-il que quatre jours plus tard, il a perdu la vie et que j'ai ainsi perdu mon mari ?

La mort a-t-elle un sens ?

Pendant des mois, j'ai cherché à me reconforter dans l'idée que Dieu a le contrôle complet sur tout. Tout ce qui arrive, y compris ce drame de ma vie, trouvera une explication : il doit bien y avoir un plan pour restaurer toutes choses comme elles devraient l'être.

J'ai même été jusqu'à combattre sur Facebook l'idée qu'il n'y a pas d'accidents. S'il n'y a pas d'accidents, il n'y a pas non plus de coïncidences. Dieu doit diriger tous les événements afin que « toutes choses concourent au bien » (Rm 8.28, LSG). Lorsque quelqu'un a exprimé son désaccord, j'étais furieuse, car cela signifiait que Dieu n'était pas impliqué dans cet incident. Par conséquent, c'était simplement un événement arbitraire. D'une certaine manière, cela rendait la mort de Neil et ma douleur

insignifiantes. Je ne pouvais pas croire cela. J'étais convaincue que Dieu était impliqué dans tous les petits détails de nos vies.

Je suis surprise que cette tragédie ne m'ait pas précipité dans un tourbillon existentiel. Je suppose que c'est dû au soutien extraordinaire que j'ai reçu de ma communauté, mes pasteurs et ma famille de l'église, mes collègues, l'école primaire de mes enfants, nos amis et notre famille. Lorsque je suis seule et que Dieu semble se taire, je me souviens que les membres de mon entourage transmettent sa voix et j'ai effectivement entendu haut et clair sa compassion !

De plus, ma vision du monde était établie de manière adéquate pour résister aux doutes qui survenaient lorsque je me demandais pourquoi cela avait dû arriver, et où Dieu était dans tout cela. Il y a onze ans, j'ai dû réviser ma perspective de Dieu car nous avons perdu un fils jumeau. Depuis ce jour-là, j'ai dû décider chaque jour de croire en un Dieu qui est à la fois puissant et bon, car vivre sans une telle croyance est inconcevable pour moi. Ainsi, je pensais que je gérais tout cela du mieux possi-

ble après avoir subitement perdu mon compagnon de vie. Mais une fois que la douleur initiale du deuil s'est apaisée et que j'ai retrouvé une façon plus ou moins normale de fonctionner, les réponses qui m'avaient réconfortée ont semblé s'effondrer et de nouvelles questions ont surgi.

Juste une facette de notre monde brisé ?

Si Dieu, dans son omniscience et sa toute-puissance permet des tragédies, il a certainement dû avoir son mot à dire dans la lutte qui s'est engagée entre lui et Satan lors de la mort de mon mari. La présence constante de la mort et de la souffrance dans ce monde est-elle simplement une facette inévitable de notre vie dans un monde brisé ? Ou est-ce que chaque cri de désespoir est entendu ? Si Satan a œuvré pour détruire, la riposte de Dieu devrait certainement inclure une forme de triomphe. Est-ce que quelqu'un, quelque part, a quelque chose à apprendre de cette mort ? Y a-t-il un aspect positif à reconnaître dans ce cas ? Ou cette perte est-elle simplement un malheureux événement dû au hasard ? Satan voulait-il me faire croire que puisque Dieu a permis

♦♦♦♦

que cela arrive, Dieu est injuste ? Ou cette mort est-elle seulement une preuve supplémentaire que Satan continue son œuvre sur cette terre et que sa puissance demeure insidieuse ?

Si Dieu n'est qu'amour, bonté et compassion, alors la douleur et la souffrance viennent uniquement du mal, n'est-ce pas ? Est-ce que tout ce qui arrive fait partie de la grande controverse ? Chaque détail insignifiant peut-il être classé comme bien ou mal ? Une marguerite : bonne ; perdre mes clés : mal ? J'imagine comment sera le paradis : il n'y aura rien de mal ; ainsi, je pense que tout ce qui est mal, que ce soit horrible ou insignifiant, doit venir de Satan. « Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera » (1 P 5.8, LSG).

Certains ont dit que Neil est peut-être décédé afin que d'autres soient attirés à Christ ; ou peut-être est-il mort parce qu'à l'avenir, il aurait été frappé par une épreuve qu'il n'aurait pas pu surmonter. Je ne peux pas accepter qu'un Dieu d'amour impose la douleur et la souffrance pour en faire sortir du bien. Quand j'imagine Dieu faire concourir toutes choses pour notre bien, je pense que le bien peut surgir malgré la tragédie ; et c'est différent que s'il causait la tragédie pour en faire sortir du bien.

Toutes choses concourent au bien ?

Romains 8.28 déclare que « toutes choses concourent au bien ». À mon avis, cela ne veut pas dire que, dans le cas de la mort de mon mari, il y ait eu un complot entre Satan et Dieu, comme dans l'expérience de Job. Je ne crois pas non plus que Dieu ait comploté de tuer Neil. Je crois que nous vivons tous dans un monde détérioré et blessé par la domination et la puissance de Satan (Jn 12.31 ; 2 Co 4.4), et que celui-ci recherche constamment des moyens de nous détruire. Cependant, malgré l'œuvre de Satan, Dieu peut changer la mort de Neil en bien. Ceci donne une signification à sa mort. Les accidents n'existent pas. Cela signifie que tout

s'aligne avec la volonté suprême de Dieu. Tout n'est peut-être pas comme cela devrait être, mais tout finira par rentrer dans l'ordre.

Je pensais que, même sur cette terre, tout se passerait comme prévu. Cette pensée vient de l'idée que Dieu contrôle chaque événement et chaque action, mais une telle idéologie nous prive de notre libre arbitre¹. S'il n'y avait pas de libre arbitre, pourquoi Dieu permettrait-il au conducteur de quitter la route des yeux ? Ou, à l'extrême, pourquoi aurait-il permis qu'Hitler existe pour massacrer des millions de personnes ? Notre libre choix permet aux humains de détruire et de commettre des atrocités, y compris des accidents ; si notre libre choix nous est enlevé, n'est-il pas logique que la culpabilité retombe sur Dieu ? Certains prétendent que Dieu contrôle tous les événements, qu'il a la souveraineté totale. Mais quelles sont les implications d'une telle idéologie ? Oui, ce concept donne le réconfort immédiat que « c'est la volonté de Dieu » mais, après réflexion, je ne pense pas que Dieu puisse

causer le mal, même pour en faire sortir du bien. Ce serait dire que la fin justifie les moyens. Est-ce qu'un Dieu bienveillant et irréprochable peut fonctionner de cette manière ?

Si je donne une signification à la souffrance, est-ce que cela lui confère également un but ? La présence d'un but suppose également une cause ; mais un Dieu bienveillant peut-il causer le mal ? Peut-être même que le fait de donner une signification à la souffrance supprime notre libre choix et, par conséquent, la possibilité du hasard existe. Cependant, je ne peux pas accepter le fruit si je ne suis pas d'accord avec la racine. Certains pourraient penser que Dieu exerce un contrôle absolu et qu'il envoie la souffrance pour nous punir ou nous éduquer. Mais je ne peux pas accepter le réconfort apporté par le concept que tout a une signification et que tout ce qui arrive est la volonté de Dieu si je n'arrive pas à croire en un Dieu terrible qui, dans son contrôle absolu, provoque des malheurs tels que la maltraitance des enfants, la maladie,

“ La volonté suprême de Dieu est notre assurance que, peu importe ce qui arrive sur cette terre, que ce soit la vie, la mort, la souffrance ou la tragédie, Dieu finira par rétablir toutes choses et nous rendra justice. ”

♦ ♦ ♦ ♦

les attaques terroristes ou les accidents de voiture.

Se peut-il que certaines épreuves soient simplement dues au hasard et ne soient pas causées par qui que ce soit ? Un mal arbitraire ? Et que dire des catastrophes naturelles ? Sont-elles causées par le mal, sous-entendant une intention de produire la souffrance, ou sont-elles simplement les conséquences de lois physiques qui, dans leur foulée, causent la douleur humaine ? Si Dieu contrôle tout, a-t-il causé ces tragédies ? Ou s'est-il retiré de nous, permettant à ces calamités de suivre leur cours, afin de nous donner la possibilité de faire des choix et d'en subir les conséquences ? Dieu exerce-t-il uniquement un contrôle partiel (pour le moment) ?

Angoisse personnelle et malaise théologique

Mon angoisse personnelle se mêle à un malaise théologique. Comment puis-je guérir de mon deuil alors que je ne comprends pas qui est Dieu ? Si je ne comprends pas la nature de Dieu, ses objectifs et son implication dans ma vie, comment puis-je prier ? Comment savoir à quel point je peux avoir confiance que Dieu agit dans ma vie, et à quel point je dois être proactive dans mes choix et mes actions ? Quel est le but de cette existence dans la souffrance ? Si je crois, comme quelques-uns, que Dieu contrôle tout (le bien comme le mal) et que les épreuves arrivent pour notre bien, alors nous sommes prédestinés à être sauvés ou perdus. Ainsi, ce que je fais n'a pas grande importance. Ma vie, et la mort de Neil, sont déjà déterminés. Dieu contrôle tout scrupuleusement. Par contre, si, comme d'autres², je crois que Dieu est souverain, mais qu'il se limite lui-même (par choix et non pas par capitulation), alors le libre choix est possible. Nous avons alors la liberté de subir les conséquences choisies par nous ou par les autres, et de faire l'expérience du péché dans ce monde jusqu'à... jusqu'à quand ?

Malgré tout, je ne suis pas à l'aise avec l'insignifiance, le hasard et le concept d'événements arbitraires. Cela me donne un sentiment d'insécurité et de vulnérabilité. Je veux que Dieu contrôle tout. S'il sait quand un oiseau tombe et à quel endroit pousse le lys, il a certainement joué un rôle dans ce qui s'est passé sur cette route. Cela devrait peut-être me suffire. Ou a-t-il une forme d'« échec et mat » pour contre-carrer les ruses de l'ennemi ?

Ellen White a fait cette déclaration : « Dieu ne conduit jamais ses enfants autrement qu'ils ne voudraient être conduits s'ils pouvaient voir la fin dès le commencement et discerner la gloire du dessein qu'ils servent en qualité de collaborateurs de Dieu³. » Ainsi, les concepts de libre arbitre (« voudraient être conduits ») et de contrôle suprême de Dieu sur les événements (le « dessein qu'ils servent ») ont l'air de s'harmoniser. Cette citation semble suggérer qu'il y a un plan. Bien que ce plan ne soit pas compris pour l'instant, il est possible de le comprendre, et il le sera un jour.

Je n'ai aucun problème avec l'idée que Dieu limite lui-même sa toute-puissance pour permettre à des êtres humains pécheurs d'exister. Si le mal est l'opposé de Dieu et que « tous ont péché et sont privés » de sa gloire (Rm 3.23, LSG), Dieu doit certainement se contraindre pour que nous puissions survivre et faire des choix. Par conséquent, si Dieu contrôle mais qu'il se limite lui-même pour nous donner le libre arbitre, nous trouvons raisonnable de penser que le mal puisse arriver sans que ce soit le résultat de son choix ou de sa volonté idéale.

Comprendre la volonté de Dieu

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, Leslie Weatherhead a publié une série de sermons intitulée La volonté de Dieu⁴. Il examine comment Dieu peut être aimant et puissant tout en permet-

tant la souffrance. Il divise la volonté de Dieu en trois types :

- ▶▷ **La volonté intentionnelle** de Dieu, c'est-à-dire le plan idéal de Dieu pour l'humanité.
- ▶▷ **La volonté circonstancielle** de Dieu, c'est-à-dire le plan de Dieu pour certaines circonstances.
- ▶▷ **La volonté suprême** de Dieu, c'est-à-dire la réalisation finale des intentions de Dieu.

La volonté intentionnelle de Dieu est ce qu'il voudrait pour nous s'il n'y avait ni péché, ni dispute pour le contrôle de ce monde (en d'autres mots, pas de grande controverse), c'est-à-dire l'idéal que Dieu voudrait pour nous si Satan ne disait pas qu'il est injuste de nous donner cette vie parfaite. Dieu voulait que Neil vive pour toujours avec lui.

La volonté circonstancielle de Dieu est son alternative lorsque nous nous opposons à ses plans, lorsque nous choisissons autre chose que ce qu'il voudrait pour nous, ou lorsque Satan nous impose la maladie, les fléaux ou la mort⁵. L'accident de mon mari s'accorde alors avec Romains 8.28. *La volonté circonstancielle* de Dieu est peut-être que je vais changer pour le mieux, ou que nos fils pourront offrir davantage de soutien à d'autres, ou que certaines personnes vont changer leur vie parce qu'ils ont été touchés par Neil, mais ils ne l'auraient pas fait s'il n'était pas mort. Ou peut-être que je ne connaîtrai jamais le plan de Dieu durant cette vie.

La volonté suprême de Dieu est notre assurance que peu importe ce qui arrive sur cette terre, que ce soit la vie, la mort, la souffrance ou la tragédie, Dieu finira par rétablir toutes choses et nous rendra justice. Ainsi, peut-être qu'il n'y a aucune signification dans la mort de mon mari. Peut-être que la perte de mon mari n'est qu'un produit de ce monde de péché, et que sa mort est simplement le gâchis d'une belle vie. Intellectuellement, je comprends le concept de la volonté circonstancielle et suprême de Dieu, mais mon cœur n'a pas encore adopté cette



croissance. Je ne comprends pas encore comment Dieu va transformer la mort de Neil en quelque chose de positif, ni comment, lorsque j'arriverai au ciel et que je verrai le plan de Dieu dans son ensemble, je pourrai dire que c'était la meilleure solution. Mais (et je suis contente qu'il y a un mais) la volonté suprême de Dieu me donne l'espoir.

« Dieu ne cause pas les circonstances difficiles que nous vivons. Dieu œuvre au travers de ces circonstances pour en faire sortir quelque chose de beau et de nouveau. En toutes circonstances, Dieu change le mal en bien et transforme notre douleur en beauté. La volonté circonstancielle de Dieu est que nous collaborions avec lui pour faire surgir le bien. Dieu désire que nous gardions espoir au travers de nos épreuves, en ayant confiance que la volonté suprême de Dieu triomphera à la fin⁶. »

Écrire cet article m'a permis de trouver des réponses à quelques-unes de mes questions. Pour les autres, je continuerai d'attendre que Dieu m'inspire.

J'espère trouver la paix, même au milieu du mystère.

« Si nous pouvons seulement parvenir à garder confiance même lorsque nous ne voyons rien, si nous pouvons marcher dans la lumière que nous avons (ce qui revient souvent à avancer à tâtons), si nous faisons fidèlement ce que nous percevons comme la volonté de Dieu dans les circonstances que le mal nous impose, notre esprit peut trouver le réconfort dans l'assurance que les circonstances que Dieu permet, auxquelles nous réagissons avec foi, confiance et courage, ne pourront jamais entraver ses desseins suprêmes. Ainsi, notre vie deviendra magnifique et abondante. Nous trouverons la paix du cœur. Nos émotions s'accorderont avec notre esprit. Nous pourrions servir nos semblables avec joie et courage⁷. »

Aussi difficile que cela puisse paraître, j'ai l'espoir que toutes choses concourront au bien.



1. Voir Edwin H. Palmer, *The Five Points of Calvinism*. Grand Rapids, MI: Baker Books, 1972.

2. Denis Fortin, « The Place of Seventh-day Adventism in the Calvinist-Arminian Debate: Historical and Theological Perspectives on the Rise of Arminianism. » Exposé présenté au Symposium de l'Arminianisme en 2010 à l'université Andrews, Berrien Springs, MI, consulté sur www.atsjats.org/article/85/media/video-audio-archives/2010-arminianism-symposium-andrews-university-mi.

3. Ellen G. White, *Jésus-Christ*. Dammarielles-Lys : Vie et Santé, 2000, p. 211

4. Leslie Weatherhead, *The Will of God*. Nashville, TN: Abingdon, 1972.

5. J'aime le concept selon lequel Dieu ajuste son plan. Cette idée exprime tant d'amour pour nous que même lorsque nous dévions de ce qu'il voudrait pour nous, ou quand Satan prend le contrôle de la situation, Dieu peut quand même changer le mal en bien (exemples : Joseph vendu comme esclave, Moïse jeté dans le Nil, la mort de Jésus).

6. Sermon intitulé « La volonté circonstancielle de Dieu » par Jeff Allen le 10 juillet 2011, consulté sur www.highstreetumc.com/clientimages/51598/sermons/god's%20circumstantial%20will.pdf, 4.

7. Leslie Weatherhead, *op.cit.*, p.6

INFO



UNE BIBLE *pour les femmes*

Les éditions adventistes espagnoles Safeliz en collaboration avec le département des Ministères féminins de la Conférence générale, ont préparé une édition de la Bible disponible en trois langues différentes (anglais, espagnol et français) destinée aux femmes. Ce projet vise quatre objectifs : accompagner les femmes dans leur vie spirituelle, les encourager dans leur lecture de la Bible, les aider dans leur étude de la Bible pour elles-mêmes ou avec des amies.

Outre le texte intégral de la Bible, on y trouve :

- ▶ une centaine de pages d'outils (cartes, tableaux, études bibliques, etc.),
- ▶ 30 portraits (illustration et texte) de femmes de la Bible,
- ▶ plus de 100 commentaires sur des sujets concernant les femmes,
- ▶ des introductions spéciales à chaque section pour y expliquer le rôle joué par les femmes,
- ▶ 60 vertus démontrées par des femmes de la Bible.



Prêcher pour changer des vies :

un entretien avec Haddon W. Robinson

Note de la rédaction : *Haddon W. Robinson a été reconnu comme étant l'un des prédicateurs et enseignants d'homilétique les plus remarquables du XX^e siècle. Il a conclu sa brillante carrière en tant que professeur émérite d'homilétique Harold John Ockenga à la Faculté de théologie Gordon-Conwell.*

Derek Morris (DM) : *Vous avez reçu de nombreux prix et distinctions en tant que prédicateur exceptionnel. Un sondage de l'université de Baylor vous a même identifié comme étant l'un des douze prédicateurs les plus efficaces dans le monde anglophone. Quand vous prêchez, qu'est-ce qui vous donne le plus de joie ?*

Haddon Robinson (HR) : C'est de sentir la main de Dieu tandis que je parle à l'assemblée. C'est de croire qu'à travers moi, il parle à ceux qui m'écoutent et leur fait part de sa volonté pour eux. Il n'existe rien de comparable à une telle expérience.

DM : *Quand avez-vous développé cette passion d'enseigner aux gens comment prêcher ?*

HR : En fait, je crois que j'y suis allé à reculons. Je n'avais pas vraiment la passion d'enseigner comment prêcher, mais j'avais la passion de bien prêcher. Quand j'étudiais au séminaire de théo-

logie de Dallas (DTS), il y a plusieurs années, j'allais à la bibliothèque chaque vendredi et lisais des livres sur l'art de la prédication. J'en savais peu dans ce domaine, mais je voulais apprendre. Puis, certains étudiants de ma classe sortante m'ont demandé d'enseigner une classe d'homilétique. À cette époque, DTS enseignait très peu ce sujet. Ainsi, chaque semaine, j'ai enseigné à mes camarades de classe. Je leur ai enseigné ce que je savais, et même ce que je ne savais pas ! Mais c'était le début de mon expérience d'enseignement en homilétique.

Après avoir terminé mes études à DTS, j'ai servi en tant que pasteur adjoint à Medford dans l'Orégon. Un jour, j'ai reçu une lettre du Dr John Walvoord me demandant si je serais disposé à revenir enseigner à DTS. Il prenait un risque, car la formation officielle que j'avais reçue en homilétique était très limitée. J'ai donc repris mes études et ai obtenu une maîtrise en communica-

tion à l'université Méthodiste du Sud, ainsi qu'un doctorat en rhétorique et art oratoire à l'université de l'Illinois. Quand je suis arrivé à l'université de l'Illinois, les responsables n'ont pas su quoi faire de moi. Le conseiller qu'ils m'ont suggéré était Dr Otto Dieter, un spécialiste de littérature classique. Je l'ai rencontré à la bibliothèque classique du campus. Il était assis au bout d'une longue table. Il m'a dit : « Eh bien, qu'est-ce que vous voulez ? » J'ai répondu : « J'ai besoin d'un conseiller, et on m'a dit que vous pourriez m'aider. » « Que pensez-vous faire à l'avenir ? » demandait-il. « Former des prédicateurs », ai-je répondu. Puis il a repris : « Pensez-vous avoir besoin du Saint-Esprit pour prêcher ? » « Oui », ai-je dit. « Vous n'avez pas de chance », a-t-il répondu. « Cela fait cinquante ans qu'il n'est plus sur ce campus. »

Sur cette table de la bibliothèque se trouvait une vieille Bible de chaire. Je n'ai aucune idée d'où elle venait. Il l'a

◆◆◆◆

montrée du doigt, et m'a demandé : « Vous voulez prêcher ça ? » J'ai répondu : « Oui, absolument ». Alors il a dit : « Je les ai tous lus – Quintilien, Platon. Je ne connais personne dont la vie ait été changée par la lecture des œuvres classiques. Mais je connais des gens qui ont été changés par la lecture de la Bible. » Plus tard, j'ai appris que Otto Dieter avait deux neveux qui avaient vraiment mal tourné, mais qui étaient revenus sur le bon chemin grâce à la lecture de la Bible. Il parlait donc par expérience.

DM : *Tout au long de vos années d'enseignement de l'homilétique, vous avez toujours continué à prêcher de manière régulière. Pourquoi est-ce important de rester connecté à la pratique et de ne pas simplement se contenter d'enseigner l'art de la prédication ?*

HR : Il me semble que ce n'est pas suffisant de parler de la prédication. C'est quelque chose qu'il faut pratiquer. Quand vous prêchez, vous vous engagez dans le texte biblique et la vie des gens. Ainsi, votre enseignement est formé, propulsé et changé par votre propre expérience de prédication. Mes étudiants m'ont aussi aidé à devenir un meilleur prédicateur. Au cours des vingt dernières années, j'ai enseigné les candidats au doctorat en pastorat au séminaire de théologie Gordon-Conwell. Ils arrivent droit du « front » et ne laissent rien passer. Ils soulèvent des questions importantes au sujet de la prédication, et si vous vous contentez de leur servir de la théorie qui est peu utile pour toucher la vie des gens, ils vous le feront savoir.

DM : *Depuis la publication de votre best-seller sur l'homilétique, Biblical Preaching : The Development and Delivery of Expository Messages*, votre enseignement d'homilétique a eu un impact important, non seulement dans les pays anglophones, mais dans le monde entier. Selon vous, quelle est votre contribution la plus importante à la formation de prédicateurs chrétiens*

au cours des trois dernières décennies ?

HR : Je crois que chaque sermon est la communication d'une idée. Chaque texte de la Bible concerne une idée. Le défi est de prendre une idée de la Bible, de la transformer en sermon et de la prêcher. Le processus qui consiste à découvrir cette grande idée est probablement ma plus grande contribution, qui s'est avérée être importante. Ce qui est étrange, c'est que si vous reculez dans l'antiquité, vous vous rendez compte que Quintilien, Platon et Aristote parlaient tous de l'importance d'avoir une idée



“ Si vous ne prêchez pas la Bible, vous n'avez aucune raison de prêcher. ”

centrale. Mais d'une manière ou d'une autre, ce concept s'est perdu au fil des années, ou il n'a jamais été appliqué à l'homilétique. En gardant à l'esprit l'importance de cette idée centrale, j'ai formulé ma définition de la prédication biblique : c'est la communication d'un concept biblique, dérivé et transmis par une étude historique, grammaticale et littéraire d'un passage dans son contexte, que le Saint-Esprit applique d'abord à la personnalité et à l'expérience du prédicateur puis, par son intermédiaire, à l'auditeur.

DM : *Comment vos idées concernant la prédication ont-elles évolué au cours des années ?*

HR : Dans le passé, les gens pensaient que pour prêcher, il fallait crier. Prêcher sans crier, ce n'était pas prêcher. Mon approche de la prédication a changé lorsque j'ai été le président de la Société médicale et dentaire chrétienne, d'abord au Texas puis au niveau national. Vous ne pouvez pas vous lever devant un groupe de médecins et de dentistes pour leur crier dessus. Au lieu de leur parler, vous parlez avec eux. La communication a suivi cette orientation : du monologue vers le dialogue. C'est un changement majeur que j'ai remarqué.

Je crois aussi qu'en général, on donne maintenant plus d'importance à l'auditoire. Vous devez prendre en compte ceux qui vous écoutent. Ce n'est qu'assez récemment que cet aspect a été mis en avant. Est-ce que vous parlez à une assemblée d'ouvriers ou à des personnes très instruites ? Il est important de comprendre votre auditoire lorsque vous prêchez.

J'ai aussi été convaincu de l'importance du titre d'un sermon. Parfois, quand je passe le week-end dans une ville je parcours les pages religieuses du journal local. Je trouve des titres de sermons, tels que « L'église de Corinthe », et je me dis : « Et alors ? » D'autres titres sont très pratiques, comme par exemple : « Comment être un dirigeant ». Dans



“ Par une prédication biblique pertinente, les gens peuvent comprendre et vivre ce que Dieu veut leur dire aujourd'hui. ”

certaines églises où je suis invité à prêcher, je dois donner le titre de mon sermon à l'avance. Parfois, après l'avoir envoyé, je reçois une réponse, disant : « Il nous faut un meilleur titre. Les gens passent devant sept autres églises pour venir ici, alors si vous n'avez pas un bon titre, ils ne viendront peut-être même pas vous écouter. » La plupart des gens posent la question suivante : « Si je vais écouter ce sermon, est-ce que cela va m'aider ? » Même s'ils ne voient que le titre du sermon quand ils arrivent à l'église, un titre efficace va déjà commencer à vous connecter avec vos auditeurs.

DM : La troisième édition de votre livre *Biblical Preaching* a récemment été publiée. Quels changements avez-vous faits dans cette édition ?

HR : J'ai ajouté de nombreux exercices. J'ai remarqué que quand les étudiants d'homilétique lisaient le livre, ils ne comprenaient pas tout ce que je voulais dire. J'utilise de nombreux exercices lorsque j'enseigne, et les étudiants apprécient cette approche. Nous en avons donc ajouté, particulièrement en rapport avec la recherche du sujet et de son

complément dans un texte, une étape importante pour découvrir l'idée principale d'un passage. Ce n'est pas suffisant de lire la théorie. Il faut mettre le processus en pratique.

DM : Au cours de votre carrière, vous avez occupé de nombreux postes. Quels facteurs vous ont poussé à devenir professeur émérite d'homilétique Harold John Ockenga au séminaire de théologie Gordon-Conwell ?

HR : Je suis parvenu à la conclusion qu'il est difficile d'occuper le même poste pendant plus de dix ou douze ans sans se répéter. Lorsque j'ai été invité à aller à Gordon-Conwell, j'ai donné une réponse positive car cela me semblait être la bonne décision pour moi. Au fil des ans, j'avais découvert que de nombreux pasteurs croient en la Bible, mais qu'ils n'ont aucune idée de comment la prêcher. À Gordon-Conwell, notre insistance est simple : comment prêcher la Bible de manière efficace. J'ai aussi découvert qu'apprendre à prêcher est un processus de groupe. Vous ne pouvez pas simplement vous lever devant un groupe et enseigner. Vous devez impliquer les élèves de la

classe et ils doivent interagir. Dans le programme de doctorat en pastorat, nous avons impliqué tous les étudiants dans l'enseignement de l'homilétique, car lorsque vous devez enseigner quelque chose, vous l'apprenez inévitablement.

DM : Quel conseil donneriez-vous aux prédicateurs chrétiens d'aujourd'hui ?

HR : Prêchez la Bible. Si vous ne prêchez pas la Bible, vous n'avez aucune raison de prêcher. Mais ne vous contentez pas simplement de prêcher la Bible. Prêchez la Bible au gens. Comprenez votre auditoire. Qui sont vos auditeurs ? Les pasteurs ont un grand avantage lorsqu'ils interagissent avec leur église. Vous connaissez leurs peines, leurs problèmes et leurs questions. Il est absolument essentiel que les membres de votre assemblée sachent que vous les aimez et que vous leur souhaitez le meilleur que Dieu puisse offrir. De cette façon, vous allez intégrer dans votre sermon quelque chose de vital et de solide.

DM : On se souvient des grandes personnalités de l'Église chrétienne pour différentes raisons. En méditant sur votre vie et votre ministère, quel héritage aimeriez-vous laisser derrière vous ?

HR : Ce qui est le plus gratifiant pour moi, c'est lorsqu'une leçon que j'enseigne touche la vie de quelqu'un et a un impact sur son ministère. Lorsque je vois cela se produire, c'est une grande joie pour moi.



* Haddon W. Robinson, *Biblical Preaching : The Development and Delivery of Expository Messages*, Grand Rapids, MI: Baker Academic, 1980, 2001, 2014.

Que pensez-vous de cet article ? Écrivez-nous à bernard.sauvagnat@adventiste.org ou visitez le www.facebook.com/MinistryMagazine.

Livre

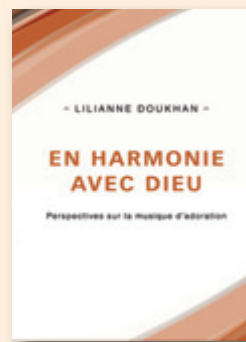
Lilianne Doukhan,
En harmonie avec Dieu :
perspectives sur la musique d'adoration

(traduit par Isabelle Monet).

Dammarie-les-Lys : Éditions Vie et Santé, 2014.

Broché, format 14,5 cm x 20,5 cm, 400 pages.

Existe aussi sous forme de eBook (voir sur www.viesante.com).



Je me réjouis que ce livre de Lilianne Doukhan soit enfin disponible en français. Publié en anglais en 2010 par la *Review and Herald Publishing Association*, ce livre est le fruit d'années de travail de recherche, d'enseignement et de dialogue.

En effet, dans l'Église adventiste du septième jour, comme dans bien d'autres églises, la musique utilisée dans les services de culte est le sujet de débats parfois très âpres. Je me souviens des visites de la commission d'accréditation qui venait à Collonges pour renouveler l'accréditation de la Faculté adventiste de Théologie du temps où Humberto Rasi était responsable du département de l'Éducation de la Conférence générale. Quand il arrivait dans mon bureau, il me demandait des nouvelles du département de la « guerre » en parlant du département de musique ! Oui, la musique a suscité bien des conflits dans l'église, mais, justement, voici un livre qui tend à prévenir et à régler ce genre de conflits en aidant chacun à grandir dans la connaissance des divers facteurs qui entrent en jeu dans la musique, donc dans son appréciation et ses effets.

L'auteure est parfaitement qualifiée pour ce travail. Née en Europe et musicienne depuis sa petite enfance, elle a vécu en Suisse, en Autriche et en France, puis dans les îles de l'Océan indien et enfin aux États-Unis. Elle est titulaire d'un doctorat en musicologie et enseigne à l'université Andrews et a été invitée pour des séminaires sur ce sujet dans différents pays.

Son livre est organisé en cinq parties. Dans la première elle aborde l'expérience musicale en expliquant de quoi la musique est faite, en quoi consiste une expérience de la musique et pourquoi elle nécessite un apprentissage, mais elle développe surtout une réflexion sur la philosophie de la musique et, particulièrement, de la musique sacrée. Elle montre, en comparant la philosophie grecque de la musique avec les textes de la Bible, à la fois le pouvoir de la musique et ses limites, en particulier dans le domaine éthique.

La deuxième partie est essentiellement biblique et en rapport avec les écrits d'Ellen White. Elle vise à déduire de ces écrits, avec les principes qu'ils enseignent et les récits et témoignages qu'ils transmettent, une théologie de la musique.

La troisième partie est plutôt historique et s'intéresse au début du christianisme, mais surtout à ce qui s'est passé au moment de la Réforme, particulièrement avec Martin Luther et sa manière d'utiliser la musique, puis de la Contre Réforme et ensuite dans les milieux protestants.

La quatrième partie est consacrée au défi auquel sont confrontés aujourd'hui les personnes qui animent les services de culte dans le choix de la musique qui non seulement accompagne ces services mais leur donne du sens. Elle décrit l'origine de la musique populaire, dissipe les malentendus qui persistent souvent dans les débats à son sujet, et montre à la fois les forces de cette musique et les questions qu'elle soulève. Un appendice vient enrichir cette partie : il aborde la musique rock.

Enfin, la dernière partie pratique détaille les responsabilités de ceux qui exercent un ministère dans le domaine de la musique d'église : le pasteur, la commission liturgique et les musiciens. Elle termine avec des pistes pour parvenir à changer certaines habitudes musicales des églises sans provoquer de « guerre ». Cette dernière partie est aussi complétée par deux appendices : l'un donne des conseils aux personnes chargées d'animer un service de culte et l'autre propose un questionnaire permettant aux membres de s'exprimer sur le déroulement du culte au sein de leur église.

Les pasteurs trouveront dans ce livre une aide précieuse dans leur rôle liturgique et pour la formation des membres de leurs églises qui sont soucieux de l'influence que peut avoir la musique et veulent améliorer la qualité des services de culte.

Bernard Sauvagnat

George R. KNIGHT est professeur émérite à l'université Andrews, Berrien Springs, Michigan, États-Unis.



Impasse pour l'organisation de l'Église :

James White fournit une solution à un problème qui n'en avait pas.

Organiser l'Église a été l'un des combats les plus terribles au cours des premières décennies de l'Adventisme. Cette bataille s'est étendue sur près de vingt ans. Non seulement cette bataille a eu des répercussions sur plusieurs aspects de l'organisation de l'Église non suggérés dans les Écritures mais elle a aussi fourni un principe herméneutique clé permettant de décider sur d'autres questions non explicitées dans la Bible. Entre-temps, James White et plusieurs autres ont connu une métamorphose herméneutique; une transformation nécessaire qui a permis à l'Église adventiste de se déployer à l'échelle mondiale. Sans ce changement, l'adventisme serait probablement resté un groupuscule religieux minoritaire confiné au Nord-Est et au Midwest des États-Unis.

Quel était le problème en question et comment pouvons-nous en tirer des leçons aujourd'hui ?

L'impasse

En 1844, George Storrs a formulé la position de base à l'origine du débat adventiste concernant l'organisation en proclamant : « Nulle Église ne peut être organisée par l'invention humaine sans

devenir Babylone dès le moment où elle est organisée¹. » Cette position a paru vraie aux yeux d'une génération d'adventistes qui avaient été persécutés par leurs dénominations lorsque le Millérisme était à son apogée en 1843 et 1844.

Naturellement, la plupart des fondateurs de ce qui est devenu l'Adventisme du septième jour n'avaient pas besoin d'aide pour se ranger du côté des anti-organisation. Pour James White et Joseph Bates, cette position était naturelle, parce qu'ils étaient issus de la Christian Connexion, un mouvement qui n'avait pas de structure ecclésiale effective coiffant l'église locale². Même Ellen White, venue de l'Église Méthodiste épiscopale hautement structurée, avait vu les caractéristiques babyloniennes de sa dénomination où les pasteurs favorables au Millérisme ont été détroqués. Cette Église a cherché à réduire au silence ses membres qui ne voulaient pas rester tranquilles sur la question et ont radié ceux qui désobéissaient à l'ordre hiérarchique, y compris les membres de sa propre famille qui ont été convoqués devant l'Église et ont perdu leur statut de membre en 1843³.

Ce n'est pas par accident que les premiers adventistes observateurs du sabbat se méfiaient de la puissance

persécutrice de Babylone. Ils avaient le sentiment que le pouvoir des structures ecclésiales, d'une certaine manière, n'était ni positif ni même, croyaient-ils, chrétien. Mais quand les observateurs du sabbat ont commencé à créer leurs propres congrégations au début des années 1850, ils ont vite réalisé que la Babylone symbolique avait plus d'une signification dans la Bible. La Babylone symbolique pourrait représenter, non seulement une entité persécutrice, mais aussi la confusion.

James et Ellen White ont commencé à mettre l'accent sur cette seconde définition vers la fin de 1853 lorsqu'ils ont été confrontés aux problèmes d'un mouvement désorganisé presque sans direction et sans aucune structure au-dessus du niveau de l'église locale. « C'est un fait lamentable », a tonné James dans les pages de la *Review and Herald* en décembre 1853, « que plusieurs de nos frères adventistes qui ont fui au bon moment la servitude des différentes Églises (Babylone) [...] se sont depuis retrouvés, plus que jamais auparavant, dans une bien plus parfaite Babylone. Ils ont tant négligé l'ordre de l'Évangile...

[...] Dans leur enthousiasme pour sortir de Babylone, plusieurs ont en commun l'irréflexion, un esprit désordonné,

♦♦♦♦

et se retrouvent vite dans une parfaite Babel de confusion. [...] Supposer que l'Église du Christ est libre de toute discipline et de toute restriction, c'est le fanatisme le plus sauvage.»⁴

L'épouse de James était de son avis. Suite à une vision reçue durant une tournée dans l'Est avec James en automne 1852, Ellen a écrit : « Le Seigneur m'a montré que l'ordre évangélique a été beaucoup trop craint et négligé. Le formalisme doit être évité; mais il ne faut pas pour cela oublier l'ordre. Il y a de l'ordre au ciel. Il y en avait dans l'Église lorsque le Christ était ici-bas; et après son ascension, l'ordre fut strictement observé parmi ses apôtres. Et maintenant que nous sommes dans les derniers jours, alors que Dieu amène ses enfants à l'unité de la foi, l'ordre est plus nécessaire que jamais.»⁵

Même Joseph Bates partageait l'idée du besoin d'organisation de l'Église. S'appuyant sur ses racines connexionnistes, Bates a avancé l'idée biblique de la restauration de l'ordre avant la Seconde Venue. Il a argumenté que durant le Moyen-âge, les transgresseurs de la loi ont «dérangé» des éléments essentiels au christianisme comme le sabbat et l'organisation biblique de l'Église. Dieu s'est servi des adventistes observateurs du sabbat pour restaurer le sabbat du septième jour et il était «parfaitement clair» dans son esprit que Dieu utiliserait les observateurs de la loi comme des instruments pour restaurer une «Église glorieuse, sans tache, ni ride.»

« Cette unité de foi et d'organisation parfaite de l'Église n'a jamais existé depuis le temps des apôtres. »⁶

Vers 1853, la question n'était pas le besoin de structurer l'Église, mais de justifier bibliquement une telle démarche. Et c'est ce besoin qui nous conduit à l'herméneutique adventiste primitive.

Transformation herméneutique et la marche vers l'avant

Même si Bates était clair sur la nécessité de restaurer l'organisation apostolique de l'Église, il n'a toléré aucun élément d'organisation non explicitement identifié dans le Nouveau Testament. James White, en cette première période, partageait cette même opinion. Ainsi a-t-il pu écrire en 1854, que « par Évangile ou organisation ecclésiastique, nous entendons l'ordre dans une Église organisée et disciplinée enseigné dans l'Évangile de Jésus-Christ par les écrivains du Nouveau Testament. »⁷ Quelques mois plus tard, il parle du « système d'ordre parfait établi dans le Nouveau Testament par inspiration divine. [...] Les Écritures présentent un système parfait qui, s'il est appliqué, sauvera l'Église des imposteurs » et fournira aux pasteurs une plateforme adéquate pour mener à bien la mission de l'Église.⁸

J.B. Frisbie, l'écrivain le plus prolifique sur l'organisation dans l'Église dans la *Review* vers le milieu des années 1850, partage l'avis de Bates et de White que chaque aspect de l'organisation de l'Église doit être explicitement stipulé dans la Bible. Il s'est ainsi opposé à tout nom d'église, sauf celui donné par Dieu dans la Bible. Selon son expression, « L'Église de Dieu [...] c'est le seul nom, dans la vision de Dieu, qui convienne à son Église. » Il renvoie ses lecteurs à des textes comme 2 Corinthiens 1.1 (l'Église de Dieu qui est à Corinthe), tout en soulignant « qu'il est évident que Dieu n'a jamais indiqué que son Église devrait être appelée par aucun autre nom que celui qu'il lui a donné. » Tout autre nom comme luthérienne, catholique romaine ou méthodiste était « invention humaine et avantage du goût de Babylone, confusion, mélange » qu'il n'en est de l'Église de Dieu. Dans la même foulée, Frisbie, de concert avec d'autres adventistes, a laissé entendre qu'on ne devrait

pas tenir de listes de membres, puisque les noms des enfants de Dieu sont enregistrés dans les livres du ciel.⁹

Avec leur approche biblique littérale de l'organisation de l'Église, Frisbie et plusieurs autres ont commencé à discuter de la consécration des diacres, des anciens et des pasteurs. Vers le milieu des années 1850, on consacrait déjà ces trois classes.¹⁰

On était en train de renforcer l'organisation évangélique graduellement au niveau de l'église locale. En effet, la congrégation individuelle était le seul niveau d'organisation auquel la plupart des observateurs du sabbat accordaient beaucoup d'attention. Ainsi donc, des dirigeants comme Bates pouvaient préfacer un long article sur « l'Organisation de l'Église » par une définition comme : « Église signifie une congrégation particulière de croyants en Christ, unis les uns aux autres dans l'ordre de l'Évangile. »¹¹

Mais, durant la seconde moitié des années 1850, le débat sur l'organisation de l'Église parmi les observateurs du sabbat a mis l'accent sur ce que signifiait pour les congrégations être « unis en un réseau ». Au moins cinq questions ont forcé des dirigeants comme James White à envisager l'organisation de l'Église sous un angle plus vaste. La première concernait la possession légale de propriété – maison d'édition, et surtout bâtiments d'église. D'autres questions touchaient le problème du salaire des prédicateurs, de l'affectation des prédicateurs à des postes de travail, du transfert des membres entre les congrégations, et de la manière dont les congrégations indépendantes devaient maintenir des relations entre elles. Les problèmes relatifs au paiement et l'affectation des prédicateurs étaient particulièrement difficiles parce que les observateurs du sabbat n'avaient pas de pasteurs établis. Les questions auxquelles le jeune mouvement faisait face ont logiquement

♦ ♦ ♦ ♦

conduit à penser au-delà du niveau de l'église locale.

Vers 1859, d'autres préoccupations sont apparues, dont le besoin d'étendre le travail missionnaire à de nouveaux champs. Ces questions, et plusieurs autres, ont conduit James White à suggérer progressivement la nécessité d'une structure ecclésiale plus complexe et plus adéquate.

« Nous manquons d'organisation », a-t-il écrit dans la *Review* du 21 juillet 1859. « Plusieurs de nos frères sont dans un état de débâcle. Ils observent le sabbat, lisent la *Review* avec quelque intérêt ; mais au-delà de cela, ils font très peu ou presque rien face à la nécessité de méthode d'action en leur sein. »

Pour contrecarrer la situation, il a convoqué des rencontres régulières dans chaque état (annuellement dans certains, quatre ou cinq fois par année dans d'autres) en vue de donner des directives pour le travail des observateurs du sabbat dans cette région.¹²

« Nous sommes conscients, a-t-il écrit, que ces suggestions n'entreront pas dans la tête de tous. Frère Trop Prudent sera effrayé et prêt à prévenir ses frères et sœurs d'être prudents et de ne pas s'aventurer aussi loin ; tandis que Frère Confusion s'écriera : " O ! Ça ressemble exactement à Babylone ". À la suite les Églises déchues, Frère Fait Peu dira : " C'est la cause du Seigneur. Nous ferons mieux de la laisser entre ses mains. Il en prendra soin ". " Amen, diront Frère Aime-ce-monde, Frère Paresseux, Frère Égoïste et Frère Avarice, si Dieu envoie des hommes prêcher, qu'ils aillent prêcher, il se chargera d'en prendre soin, comme de ceux qui croiront en leur message ". Tandis que Koré, Dathan et Abiram sont prêts à se rebeller contre ceux qui portent le poids de la cause [par exemple James White] et qui veillent sur les âmes comme devant en rendre compte en élevant la voix pour dire : " Vous prenez trop sur vos épaules ". »¹³

James White a laissé entendre avec un langage très descriptif qu'il était dérangé et fatigué du cri de Babylone à chaque fois que quelqu'un parlait d'organisation. « Frère Confusion, a-t-il écrit, commet la plus grossière erreur en appelant Babylone, le système qui est en harmonie avec la Bible et le bon sens. Comme Babylone signifie confusion, notre frère en train d'errer porte le mot exact écrit sur son propre front. Et nous nous permettons de dire qu'il n'existe pas d'autre peuple sous les cieux plus digne de l'appellation Babylone que ceux qui, tout en professant la foi adventiste, rejettent l'organisation biblique. N'est-il pas grand temps que comme peuple, nous embrassions de tout cœur tout ce qui est bon et droit dans les Églises ? Reculer devant l'idée de système trouvée partout dans la Bible, n'est-ce pas de la folie aveugle ? »¹⁴

Portant sur lui le « fardeau de la cause », James White s'est senti poussé à prendre position en faveur d'une meilleure organisation parmi les observateurs du sabbat. Réprochant ceux qui croyaient que « tout ce qu'il faut pour conduire un train c'est de savoir freiner »¹⁵, il croyait fermement que pour faire bouger le mouvement adventiste, il fallait l'organiser. Il a poursuivi cette tâche de toutes ses forces entre 1860 et 1863.

Entre-temps, la position stratégique de James dans le mouvement des observateurs du sabbat l'a placé dans une situation qui, non seulement l'a écarté du courant de pensée de plusieurs de ses frères croyants, mais a transformé sa propre pensée.

En 1859, White a soulevé trois points d'une importance capitale.

Trois principes herméneutiques

D'abord, il est allé au-delà du littéralisme biblique des premiers jours où il croyait que la Bible doit explicitement stipuler chaque aspect de l'organisation

ecclésiale. En 1859, il avance que nous ne devons pas avoir peur de « ce système auquel la Bible n'est pas opposée et que le bon sens approuve ». ¹⁶ C'est ainsi qu'il est parvenu à une nouvelle herméneutique. Il a évolué d'un principe d'interprétation biblique soutenant que seul ce que l'Écriture approuve explicitement était admis vers une herméneutique qui approuve tout ce qui ne contredit pas la Bible et le bon sens. Ce changement était essentiel pour ces étapes de créativité dans l'organisation de l'Église qu'il a défendue durant les années 1860.

Cependant, cette herméneutique révisée a mis James White en opposition avec Frisbie, R. F. Cottrell, et plusieurs autres qui ont continué à maintenir une approche littérale exigeant que la Bible explicite quelque chose avant que l'église ne l'accepte. En réponse, White a fait remarquer que nulle part dans la Bible il n'est stipulé que les chrétiens doivent publier un hebdomadaire, imprimer avec une machine à vapeur, construire des lieux de culte ou publier des livres. Il continue en argumentant que « l'Église du Dieu vivant » a besoin d'aller de l'avant dans la prière et avec bon sens.¹⁷

Le second point de White implique une redéfinition de « Babylone ». Les premiers adventistes ont approché le concept en relation avec l'oppression et l'ont appliqué aux dénominations existantes. Comme nous l'avons vu plus haut, White l'a réinterprété en termes de confusion et appliqué à ses frères observateurs du sabbat. En 1859, son objectif était désormais de mener la cause adventiste entre le double piège de Babylone comme oppresseur et Babylone comme confusion.

Le troisième point de White concerne la mission. Les observateurs du sabbat ont besoin de s'organiser s'ils veulent répondre à leur responsabilité de prêcher les messages des trois anges.

Ainsi donc entre 1856 et 1859, White est passé d'une perspective littéraliste



à une perspective plus pragmatique. Nous pourrions nous demander : « Pour quoi a-t-il fait un tel changement tandis que d'autres parmi les pasteurs observant le sabbat sont restés attachés à leur littéralisme biblique (ou plus précisément non biblique) ? » La différence réside, probablement, dans son sens de la responsabilité à l'égard du mouvement sabbatiste qui l'obligeait à s'assurer qu'il prospère dans sa mission au sein du monde réel.

Une question légale

Un second aspect de la bataille herméneutique a fait irruption lorsqu'en 1860, James White a soulevé la question de légaliser l'Église afin qu'elle puisse détenir légalement des titres de propriété et être assurée. Il a refusé de signer des reconnaissances de dettes à des particuliers qui désiraient prêter leur argent à la maison d'édition. D'où la nécessité, pour le mouvement, de gérer les avoirs de l'Église d'une « manière correcte. »¹⁸

La suggestion de White a suscité une vigoureuse réaction de la part de R. F. Cottrell, rédacteur adjoint de la *Review* et chef de file des opposants à l'organisation de l'Église. Reconnaisant qu'à moins d'avoir une raison sociale une Église ne peut être déclarée légalement, Cottrell a écrit que, selon sa croyance, « il serait mauvais de nous donner un nom étant donné que c'est à la racine même de Babylone ». Sa suggestion était que les adventistes devaient faire confiance au Seigneur qui compenserait toute perte injuste à la fin des temps. « Si n'importe qui se montre un Judas, nous pouvons accepter de subir la perte et faire confiance au Seigneur. »¹⁹

Le numéro suivant de la *Review* publia une réponse pleine d'esprit de White qui se montrait « pas le moins surpris » des remarques de Cottrell. Il a argumenté que le service des publications avait, à lui seul, investi des milliers de dollars « sans même avoir de propriétaire légal ». « Le diable n'est pas

mort, a-t-il avancé, et en pareilles circonstances, il a su comment fermer la maison d'édition ».

White a continué en disant qu'à ses yeux il est dangereux de laisser aux soins du Seigneur ce qu'il a confié à nos soins, et ainsi nous asseoir sur nos lauriers en ne faisant que peu voire rien.

« Pour l'instant. Il est parfaitement correct de laisser le soleil, la lune et les étoiles aux soins du Seigneur ; de même, la terre avec ses révolutions, la marée, le flux et le reflux des vagues. [...] Mais, si Dieu dans sa parole éternelle nous appelle à agir comme de fidèles économes de ses biens, nous ferions mieux d'approcher ces questions d'une manière légale – la seule manière dont nous puissions gérer l'immobilier dans ce monde. »²⁰

Le 26 avril, James White a fourni une réplique beaucoup plus approfondie à Cottrell, soutenant qu'aussi longtemps que « nous serons les gérants des biens de notre Seigneur en territoire ennemi, notre devoir est de nous conformer aux lois du pays nécessaires à l'exécution fidèle de notre charge d'économes tant que les lois humaines ne sont pas en opposition avec la loi divine ». White a encore brandi avec à-propos l'argument herméneutique qu'il a utilisé contre les littéralistes bibliques en 1859. Reconnaisant qu'il pourrait ne pas trouver un texte spécifique de l'Écriture favorable à la détention légale de propriétés, il a soutenu que l'Église a pris nombre de décisions pour lesquelles on ne pourra trouver un seul texte biblique à l'appui. Il a alors continué avec l'ordre de Jésus : « Que votre lumière luise devant les hommes », soutenant qu'il « n'a pas spécifié tous les aspects particuliers sur la manière dont cela se fera ». À ce point, il a écrit : « Nous croyons qu'il est prudent d'être gouverné par la règle suivante. Tous les moyens qui, après une évaluation sérieuse, font avancer la cause de la vérité et qui ne sont pas prohibés par des déclarations évidentes de l'Écriture devraient être employés. »²¹

Avec cette déclaration, White s'est positionné sur le terrain d'une approche pragmatique et de bon sens de toutes les questions non définitivement réglées dans la Bible. Ellen a soutenu son mari dans sa lutte contre Cottrell.²²

La bataille herméneutique a rebondi en octobre 1860 alors que la question de la propriété dominait une rencontre convoquée par James White à Battle Creek en vue de discuter du problème et des questions connexes de statut légal et d'une raison sociale officielle indispensable pour ce statut. Du 29 septembre au 2 octobre 1860, des délégués venus d'au moins cinq états ont discuté de la situation en détail. Tous ont admis que leur décision, quelle qu'elle soit devait être en harmonie avec la Bible. Mais tous n'étaient pas d'accord sur la question herméneutique si oui ou non il fallait avoir le soutien d'une mention dans la Bible. Comme d'habitude, James White a avancé que « le devoir de chaque chrétien n'est pas indiqué dans les Écritures ». ²³ Ce point essentiel devait être reconnu avant qu'ils pussent progresser vers l'organisation légale. Petit à petit, alors que divers problèmes et options faisaient surface, la majorité des participants a accepté le principe herméneutique de White.

La conférence d'octobre 1860 a atteint quelques objectifs principaux. Le premier impliquait l'adoption de statuts pour une reconnaissance légale de la maison d'édition. Le deuxième stipulait que « les églises locales devaient s'organiser pour détenir leur propriété ou bâtiments d'église légalement ». James White, qui a mené la bataille herméneutique, a, en deux occasions, mis ses objecteurs au défi de montrer « un texte de l'Écriture prouvant que c'est faux ». Incapables de trouver un tel passage ou de rivaliser avec sa logique, les objecteurs ont déposé les armes et la motion l'a emporté.²⁴



Conclusion

Ces questions concernaient l'organisation de l'Église, certes; mais quelque chose de plus fondamental et de plus important était en jeu : l'herméneutique.

Les premières années de la décennie 1850 ont vu tous les observateurs du sabbat dans une démarche littéraliste de texte preuve. Sans un texte explicite sur le sujet, ils ne voulaient ni ne pourraient aller de l'avant.

En révisant son herméneutique, James White a trouvé le moyen d'échapper à ce piège. Il en est arrivé à prendre conscience que « nous ne devrions pas être effrayés par ce système qui n'est pas en désaccord avec la Bible, et que le bon sens approuve ». ²⁵ Avec cette percée herméneutique, il a fourni les moyens pour lui-même et son épouse de guider le jeune mouvement vers une mission d'envergure mondiale.



1. George Storrs, "Come Out of Her My People," in *The Midnight Cry*, 15 février 1844, p.238.
2. Voir George R. Knight, *Organizing to Beat the Devil: The Development of Adventist Church Structure*. Hagerstown, MD: Review and Herald, 2001, p. 15-18.
3. Arthur L. White, *Ellen G. White: The Early Years, 1827-1862*. Washington, DC: Review and Herald, 1985, p.43, 44.
4. James White, "Gospel Order," in *Review and Herald*, Dec. 6, 1853, 173.
5. Ellen G. White, *Premiers Écrits*. Mountain View: Publications interaméricaines, 1962, p. 97.
6. Joseph Bates, "Church Order," in *Review and Herald*, 29 août 1854, p. 22, 23.
7. James White, "Gospel Order," in *Review and Herald*, 28 mars 1854, p. 76.
8. James White, "Church Order," in *Review and Herald*, 23 janvier 1855, p. 164.
9. J. B. Frisbie, "Church Order," in *Review and Herald*, 26 décembre 1854, p. 147.
10. See George R. Knight, "Early Seventh-day Adventists and Ordination, 1844-1863," in Nancy Vyhmeister, ed., *Women in Ministry: Biblical and Historical Perspectives*. Berrien

- Springs, MI: Andrews University Press, 1998, p. 101-14.
11. Bates, "Idem", p. 22.
12. James White, "Yearly Meetings," in *Review and Herald*, 21 juillet 1859, p. 68.
13. Ibid.
14. Ibid.
15. Ibid.
16. Ibid.
17. Ibid.
18. James White, "Borrowed Money," in *Review and Herald*, 23 février 1860, p. 108.
19. R. F. Cottrell, "Making Us a Name," in *Review and Herald*, 22 mars 1860, p. 140, 141.
20. James White, "Making Us a Name," in *Review and Herald*, 29 mars 1860, p. 152.
21. James White, "Making Us a Name," in *Review and Herald*, 26 avril 1860, p. 180-82.
22. Ellen G. White, *Testimonies for the Church*, vol. 1. Mountain View, CA: Pacific Press, 1948, p. 211.
23. James White, "Business Proceedings of B. C. Conference," in *Review and Herald*, 16 octobre 1860, p. 169.
24. Idem, p.170, 171.
25. James White, "Yearly Meetings," p. 68.

NOUVELLE

HONGRIE : FESTIVAL DES LAICS POUR LA MISSION

Lac Balaton, Hongrie



Plus de 320 adventistes venus de 17 pays se sont rencontrés sur les rives du lac Balaton pour le premier Festival des laïcs pour la mission de la Division transeuropéenne, du 15 au 20 juillet 2014. Le but était de motiver et de former ces personnes pour un plus grand engagement en faveur des habitants des grandes villes. Le thème était « Imiter la compassion active de Jésus. » Les pasteurs **Maureen Rock** et **Simon Martin**, de l'Union britannique, ont présenté des méditations chaque matin et chaque soir sur la personne et l'action de Jésus. **Gary Krause**, directeur du service des missions adventistes de l'église mondiale a insisté sur les besoins des populations urbaines de plus en plus nombreuses en Europe, et montré comment les adventistes pouvaient les satisfaire.

La créativité divine a été appréciée grâce aux prestations de **Ken Burton**, musicien réputé, directeur de chœur dont le style a inspiré chacun. Des démonstrations professionnelles de la manière dont l'évangile peut être présenté grâce à l'art dramatique ont été présentées par le pasteur **Geert Tap**, un hollandais qui travaille à Londres, pour stimuler la créativité. Les autres intervenants étaient **Miroslav Pujić**, directeur du département des communications et du centre média, qui a expliqué la nécessité de l'intelligence culturelle dans l'évangélisation; **Clair Sanches-Schutte**, directrice des ministères des femmes et auprès des enfants, qui a montré comment impliquer les enfants dans la mission; et **Paul Tompkins**, directeur de la jeunesse, qui a expliqué l'urgence d'impliquer les jeunes dans les activités de services.

La présence de nombreux jeunes à cette rencontre a été source de joie. Les ateliers ont permis d'aborder les différents sujets de manière dynamique, et les échanges entre personnes de plusieurs pays et culture ont enrichi le programme.

Michael Hamilton



Lettre à *un jeune pasteur*

Mon cher fils, dans peu de temps, tu te joindras aux rangs des jeunes pasteurs, ce que certains voient avec appréhension et comme une source de problèmes. (Cela n'a rien de nouveau ; Paul a reconnu que Timothée risquait d'être jugé et méprisé à cause de sa jeunesse - voir 1 Tm 4.12). Personnellement, je vois ta génération comme l'espoir de l'Église.

Heureusement, ta formation au ministère avait une vision pratique. Tu as participé à toutes sortes de stages pastoraux en même temps que tu apprenais le grec, l'hébreu, la théologie et l'homilétique. Je pense notamment à la campagne d'évangélisation à laquelle tu as participé au cours de ta formation au ministère. Oui, tu as dormi par terre, tu as marché jusqu'à en abîmer les semelles de tes chaussures, tu as donné des dizaines d'études bibliques, tu as aidé à surveiller la tente et tu as joué de la trompette presque tous les soirs. Et lorsque certains de ceux qui avaient étudié avec toi se sont fait baptiser, qu'est-ce que tu étais heureux ! Quelle préparation au ministère !

Dans cette lettre, je n'ai pas besoin de te rappeler comment prêcher et donner des études bibliques. Cela, tu le sais déjà. J'aborderai donc seulement trois thèmes : ta vie spirituelle, ton ministère public et la construction d'une Église vivante.

Ta vie spirituelle

Plus que tout, je désire que tu puisses être, en tant que jeune pasteur, un homme de prière qui étudie la Bible. Réserve chaque jour un moment précis, de préférence la première chose que tu feras le matin, pour approfondir et enrichir ta relation avec Jésus et t'imprégner de la vérité de sa Parole. Autour de ce temps sacré, planifie ta journée. Que rien ne t'en détourne. Si tu n'obtiens pas cette force que tu trouves dans une vie d'étude et de prière régulière, tu ne seras pas en mesure de relever avec succès les défis de ministère. Si tu ne t'imprègnes pas de la Parole de Dieu, tu pourras facilement t'égarer dans ce que Paul appelle « de vains discours » (1 Tm 1.6). Une vie de prière et d'étude de la Parole constante et disciplinée te permettra de combattre le bon combat, de garder une bonne conscience et d'éviter de faire « naufrage dans la foi » (v. 18, 19).

Il se peut qu'à un moment donné, au cours de ton étude de la Bible quotidienne, tu découvres ce qui semble être un nouveau joyau de la vérité. Si cette nouvelle idée enrichit simplement ce que tu sais déjà, remercie le Seigneur d'avoir partagé avec toi un aperçu de son vaste trésor. Prêche autour de cette idée, parle-en avec sincérité. Toutefois, si cette nouvelle découverte entre en conflit avec une vision globalement acceptée, étudie-la très, très attentivement. Puis, avant de commencer à prêcher au sujet de ta

« nouvelle perspective », demande conseil à des collègues pasteurs. Si des enseignants et des pasteurs consacrés et avec de l'expérience trouvent ta nouvelle perspective peu convaincante, accepte leur verdict et retourne à la Parole de Dieu. Si une seconde fois, tu n'arrives pas à réussir à convaincre les responsables, il se peut bien que tu aies tort. Le fait que Dieu puisse te révéler un joyau de la vérité et ne pas impressionner les autres de sa conformité serait en effet étrange. Ou peut-être que le moment n'est pas encore venu. Prends ton temps. Souviens-toi que la force de notre Église provient de l'union que nous formons, en Christ, selon la prière qu'il a formulée (Jean 17.21-23).

En donnant ce conseil, je ne pense pas tellement à la façon dont tu peux garder ton travail, mais plutôt à celle dont tu peux grandir spirituellement. Cette croissance te permettra de prendre soin du troupeau que Dieu t'a confié.

Ton ministère public

En parlant de ton ministère, souviens-toi que tu es en train de devenir un bâtisseur, non d'une structure, mais d'une communauté de croyants remplie d'amour et de vie. Tu feras grandir cette Église dans le cadre de la famille de Dieu sur cette terre.

Je suis sûre que tu te souviens comment les frères et sœurs venaient si facilement et volontairement dans ce local,



avec le toit qui fuyait, où nous avions dé-cidé de nous impliquer. Ils venaient au culte le sabbat matin, rentraient chez eux pour manger, sortaient faire leur travail missionnaire durant l'après-midi et reve-naient pour les rencontres de jeunes en amenant souvent des visiteurs. Ils res-taient ensuite pour prendre une boisson chaude et participer à la soirée amicale qui suivait. De plus, beaucoup venaient le dimanche pour aider à réparer le vieux bâtiment, puis faire une partie de football entre hommes et garçons au fond du terrain. Même les enfants venaient le mercredi soir à la réunion de prière, juste pour écouter un autre chapitre de l'his-toire. Ces gens attendaient toute la se-maine avec impatience pour venir à l'église et vivre tout ce que cela signifiait pour eux. L'Église était le centre de leur vie spirituelle, sociale, et même intellec-tuelle.

Comment faire de l'Église le centre de la vie des gens ? Tout d'abord, ce qu'offre l'Église doit correspondre aux besoins des gens. Tes prédications, préparées avec soin et dans la prière, dans les-quelles les gens peuvent se reconnaître, nourriront le troupeau. Il est rare qu'il n'y ait qu'un seul type de personnes dans les églises, c'est pourquoi tu auras à prendre des dispositions pour les diffé-rents niveaux de compréhension spiri-tuelle. Peu importe le sujet sur lequel tu prêches, il est important que tu t'ex-primas simplement de manière à ce que ceux qui n'ont pas de formation scolaire puisse profiter de ta prédication, et que celle-ci soit également profonde pour que les diplômés de l'université puissent eux aussi apprécier ce que tu dis. Grâce à ton ministère de prédication, ils ap-prendront à étudier et à comprendre les Écritures par eux-mêmes.

L'autre aspect des besoins spirituels des gens implique la nécessité de par-tager leurs connaissances et leurs expé-riences avec les autres. Trop souvent, il arrive que ce besoin soit laissé de côté et, du coup, que les besoins spirituels ne

soient jamais pleinement satisfaits. Tu devras montrer à tes membres comment partager cela dans un cadre informel ou dans le cadre d'études bibliques struc-turées. Tu ne peux pas considérer pour acquis qu'ils seront en mesure de le faire simplement parce que leur cœur dé-borde d'amour pour Dieu.

Prêcher n'est pas assez. Tu devras aussi être enseignant. Montre aux mem-bres comment étudier la Bible et com-ment partager leurs connaissances avec autrui. Je me souviens de John, un frère de l'Église qui était vendeur sur les mar-chés. Il a appris à étudier et à partager. Il est devenu colporteur et, plus tard, un dirigeant et un prédicateur au sein de l'Église. Je n'y aurais même pas songé !

Tu peux aider les membres de ton Église à se développer socialement. Pour cela, ils auront également besoin de la force spirituelle de tes visites dans leurs foyers, de tes prières avec eux et pour eux, surtout en périodes de crise. Cela va de pair avec le besoin social des gens d'être entourés.

Dans le monde occidental d'au-jourd'hui, il se peut qu'il ne soit pas consi-déré comme nécessaire pour les gens de trouver la réponse à leurs besoins so-ciaux au sein de l'Église. Pourtant, nous constatons que la fraternité au sein des petits groupes contribue à la croissance de l'Église. Si celle-ci est plutôt petite, un groupe est suffisant. Habituellement, il faudra qu'il y ait plusieurs groupes, sur-tout lorsqu'il existe différents types de personnes dans une seule Église : adultes, jeunes, enfants, hommes, femmes, et ainsi de suite. Ces groupes travaillent efficacement de manière in-dépendante, mais quand ils se retrou-vent, ce grand rassemblement devient comme une réunion de famille et tu sais à quel point c'est agréable.

La jeunesse de l'Église doit organiser des choses à faire en tant que groupe. Mais ne crois pas que les jeunes ont be-soin qu'on leur trouve quelque chose pour se divertir. Ils peuvent le faire eux-

mêmes tout en étant utiles. Encourage-les à canaliser leurs énergies dans des projets utiles. Si tu veux travailler avec les jeunes, tu dois devenir l'un d'entre eux. Aide-les à organiser des activités in-téressantes où ils peuvent inviter des amis, des camarades de classe, et des parents.

Construire une Église vivante

Enfin, je tiens à te parler de la construc-tion d'une Église solide et vivante. Après tout, voilà en quoi consiste le ministère : prendre soin de la communauté spiri-tuelle. Voici cinq suggestions qui, je l'es-père, te seront utiles.

►► **1. Apprendre ensemble est in-dispensable.** Certains membres d'Église savent comment répondre à leurs be-soins d'information et de connaissance; d'autres ne le savent pas. Tu peux contri-buer à faire de l'Église le centre de leurs vies si tu les aides à développer les fa-cultés mentales que Dieu leur a données. Une Église est un excellent cadre pour tous les types de cours : que ce soit des cours de Bible, sur le témoignage, sur comment élever des enfants, sur la na-ture, la santé, etc. Des cours offerts par une Église peuvent également ouvrir une porte pour répondre aux besoins de la population et faire en sorte que l'Église soit encore plus utile à de plus en plus de gens.

►► **2. Fais qu'ils sentent que l'Église est la leur.** En tant que pasteur, tu es un leader, un moniteur, un conseil-ler; jamais le patron. Tu dois semer des idées, et après une période d'incubation suffisante, ces idées resurgiront, peut-être sous un nouveau visage, désormais comme leurs idées. Accepte gentiment ce changement et incite-les à développer des idées.

►► **3. Donne l'occasion à tous les membres de développer leurs talents individuels.** Ne te sens pas obligé de prêcher ou d'enseigner tout le temps. Per mets aux autres de se développer.



Dans notre petite Église, j'avais décidé de donner l'animation de la leçon de l'École du sabbat des enfants à Daisy afin qu'elle puisse apprendre à enseigner. Comme j'en ai souffert le premier mois ! Mais elle a appris à enseigner aux enfants et est devenue un modèle. Bien sûr, tout le monde n'a pas le talent de la parole. Grand-maman Maria prenait soin des malades et fabriquait des vêtements avec des morceaux de tissu. Encourage donc tout le monde à faire quelque chose. Plus il y a de variété, mieux c'est.

►► 4. **Encourage les membres de ton Église à continuer à chercher des personnes avec lesquelles ils peuvent partager l'amour et la sécurité qu'ils ont trouvé dans leur Église.** Tu connais l'histoire du mendiant qui a dit à un autre mendiant où trouver du pain. Apprends aux membres à partager leur histoire. Incite-les à inviter des amis et des parents aux activités de l'Église. Que ton Église soit orientée vers la mission. L'objectif de l'Église est de se développer, de se diversifier. En faisant cela, tout le monde sera heureux.

►► 5. **Encourage les enfants à participer à des activités de l'Église.** Repense à ce que tu aurais manqué si, à l'âge de 11 ans, tu n'avais pas pris la relève de la musique dans notre Église pendant les deux semaines où les autres musiciens étaient partis. Pourtant, à cette époque, je crois me souvenir que tu ne savais jouer qu'une dizaine de cantique.

L'Église que je décris peut ressembler davantage à une ruche plutôt qu'à une Église conventionnelle. Dans une ruche, il y a une activité continue. Dans l'Église, c'est ce qui devrait se produire. Comme je souhaiterais qu'un jeune pasteur puisse travailler avec un architecte visionnaire dans le but de concevoir un bâtiment qui pourrait fournir des salles de classe, une salle à manger, une salle de gym et le jour du sabbat, devenir un lieu de culte. C'est un défi que je te lance.

En tant qu'adventistes, nous avons le jour du sabbat, une période de 24 heures pour entretenir les relations au sein de la famille de Dieu. Nous parlons souvent de sabbat comme d'un « temps en famille », et je ne me souviens pas que nous parlions nécessairement de la famille directe. Faites du sabbat le meilleur jour de la semaine. Que les activités de ce jour hebdomadaire le plus animé puissent être centrées sur la proclamation de l'Évangile, le culte qu'on offre à Dieu, la communion fraternelle et le service.

Si ton église est un lieu très animé où règne la joie du partage et du service, tu n'auras pas à te soucier de ton travail. Le président de la fédération sera ravi et fera de son mieux pour te garder dans cette même fédération. Pas besoin de t'inquiéter.

Je crois en toi et ta génération. Vous pouvez, sous la direction de Dieu et en son pouvoir, perfuser une nouvelle vie dans l'Église. J'attends de voir cela. Que la force et la grâce de Dieu abondent en toi et l'Église dont tu t'occuperas. Je prierai pour toi tous les jours.

Avec toute mon affection,

Maman



Achever l'œuvre entamée

Près de cinq cents ans se sont écoulés depuis que le moine allemand de 33 ans a placardé ses humbles mais exhaustives 95 thèses sur la porte de l'église du château de Wittenberg, en Allemagne. Ce Samedi 31 Octobre 1517, il n'avait pas soupçonné que sa liste de doléances allait déclencher un mouvement sans précédent dans l'histoire. Des millions de personnes à sa suite protestent contre un système non biblique et progressent vers une compréhension plus claire de la volonté de Dieu. Nous tous qui essayons de nous soustraire à la servitude de traditions et de pratiques non conformes à la Bible et d'aider les autres à faire de même, sommes les héritiers spirituels de Martin Luther.

Notre monde aujourd'hui n'est pas tellement différent de celui de 1517. Comme aux jours de Luther, la corruption du clergé existe encore aujourd'hui. Comme aux jours de Luther, des croyances contraires à la parole de Dieu enchainent spirituellement des masses. Et la vaste majorité est lente à se mettre en mouvement pour se libérer de faux enseignements. Comme aux jours de Luther, aujourd'hui plusieurs savent et devraient orienter les déçus vers la lumière de la vérité mais n'osent pas prendre le risque d'attirer l'attention des gens pour les pousser à agir.

Mais, tout comme Luther a entamé la Réforme, nous avons le devoir de la terminer. Cette tâche est écrasante ; mais si chacun de nous affiche ses « thèses » aux tableaux d'information de nos églises, une réforme bien plus grande que celle de Luther déferlera sur le monde et culminera avec le retour de notre Seigneur Jésus-Christ.

– Benjamin Baker, PhD, est assistant archiviste au service des archives et statistiques de la Conférence générale des adventistes du septième jour, Silver Spring, Maryland, États-Unis.

revivalandreformation.org

Sur notre site



Éditions Vie et Santé

Méditations quotidiennes pour adultes

«Simple question de choix»

Avec Dieu chaque jour de l'année.

15 € (hors frais de port)



«Brûler de joie»

«Cet ouvrage est une invitation à lire l'Évangile de Luc, ce petit livre antique toujours pertinent au 21^{ème} siècle».

Bernard Sauvagnat, journaliste, pasteur et enseignant, est un passionné de la Bible.

«Luc, tel que l' imagine l'auteur, est un non-juif du premier siècle qui brûle de joie parce qu'il a découvert Jésus».

10,50 € (hors frais de port)



BERNARD SAUVAGNAT

Éditions Vie et Santé

ALDEN THOMPSON



Éditions Vie et Santé

En quoi les libéraux et les conservateurs ont-ils besoin les uns des autres ?

4 € (hors frais de port)

S. JOSEPH KIDDER

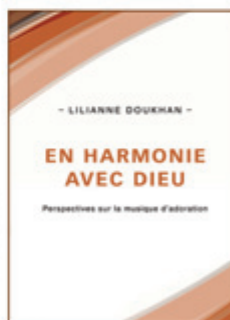


ditions Vie et Santé

L'auteur cherche à interpeller l'Église chrétienne et adventiste en rappelant quelques principes de l'Église primitive.

3 € (hors frais de port)

LILIANNE DOUKHAN

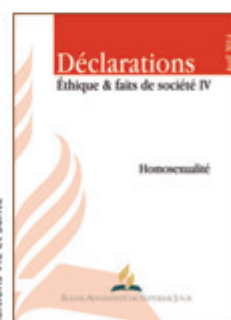


Éditions Vie et Santé

Une étude très complète de la musique dans le culte.

8 € (hors frais de port)

OUVRAGE COLLECTIF



Diletti Vile et C. and C.

La Commission d'éthique de l'Union franco-belge, avec ses représentants de France, de Belgique mais aussi de Suisse, s'est penchée sur le sujet de l'homosexualité.

2 € (hors frais de port)